1)

ZAYRE,

TRAGÉDIE,

EN CINQ ACTES ET EN VERS.

Par Mr. De VOLTAIRE.

LE PRIX EST DE 20. GRAINS.



NAPLES

DE L' IMPRIMERIE DE JEAN GRAVIER.

MDCCLXXVII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.

ACTEURS.

OROSMANE, *Soudan de Jérusalem.*

LUSIGNAN, *Prince du Sang des Rois de Jérusalem.*

ZAYRE,) *Esclaves du Soudan.*
FATIME,)

NÉRESTAN,) *Chevaliers Français.*
CHATILLON,)

CORASMIN,) *Officiers du Soudan.*
MÉLÉDOR,)

UN ESCLAVE.

SUITE.

La Scène est au Serrail de Jérusalem.

Z A Y R E, TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCÉNE PREMIÉRE.

ZAYRE, FATIME.

FATIME.

Je ne m'attendais pas, jeune & belle Zayre,
Aux nouveaux ſentimens que ce lieu vous inſpire.
Quel eſpoir ſi flatteur, ou quels heureux deſtins
De vos jours ténébreux ont fait des jours ſereins?
La paix de votre cœur augmente avec vos charmes:
Cet éclat de vos yeux n'eſt plus terni de larmes;
Vous ne les tournez plus vers ces heureux climats
Où ce brave Français devait guider nos pas:
Vous ne me parlez plus de ces belles contrées,
Où, d'un peuple poli les femmes adorées,
Reçoivent cet encens que l'on doit à vos yeux,

Compagnes d'un époux, & reines en tous lieux,
Libres ſans déshonneur & ſages ſans contrainte,
Et ne devant jamais leurs vertus à la crainte.
Ne ſoupirez-vous plus pour cette liberté?
Le Serrail d'un Soudan, ſa triſte auſtérité,
Ce nom d'eſclave enfin, n'ont-ils rien qui vous gêne?
Préférez-vous Solime aux rives de la Seine?

ZAIRE.

On ne peut deſirer ce qu'on ne connaît pas.
Sur les bords du Jourdain le ciel fixa nos pas:
Au Serrail des Soudans dès l'enfance enfermée,
Chaque jour ma raiſon s'y voit accoutumée.
Le reſte de la terre, anéanti pour moi,
M'abandonne au Soudan qui nous tient ſous ſa loi:
Je ne connais que lui, ſa gloire, ſa puiſſance.
Vivre ſous Oroſmane, eſt ma ſeule eſpérance:
Le reſte eſt un vain ſonge;

FATIME.

Avez-vous oublié
Ce généreux Français, dont la tendre amitié
Nous promit ſi ſouvent de rompre notre chaine?
Combien nous admirions ſon audace hautaine!
Quelle gloire il acquit dans ces triſtes combats
Perdus par les Chrétiens ſous les murs de Damas!
Oroſmane vainqueur, admirant ſon courage,
Le laiſſa ſur ſa foi partir de ce rivage.
Nous l'attendons encor. Sa générosité
Devait payer le prix de notre liberté:
N'en aurions-nous conçu qu'une vaine eſpérance?

ZAYRE.

Peut-être ſa promeſſe a paſſé ſa puiſſance:
Depuis plus de deux ans il n'eſt point revenu.

Un

Un étranger, Fatime, un captif inconnu
Promet beaucoup, tient peu, permet à ſon courage
Des ſermens indiſcrets, pour ſortir d'eſclavage.
Il devait délivrer dix Chevaliers Chrétiens,
Venir rompre leurs fers, ou reprendre les ſiens.
J'admirai trop en lui cet inutile zele :
Il n'y faut plus penſer.

FATIME.

Mais s'il était fidéle,
S'il revenait enfin dégager ſes ſermens,
Ne voudriez-vous pas....

ZAYRE.

Fatime, il n'eſt plus temps :
Tout eſt changé....

FATIME.

Comment? Que prétendez-vous dire?

ZAYRE.

Va, c'eſt trop te céler le deſtin de Zayre.
Le ſecret du Soudan doit encor ſe cacher;
Mais mon cœur dans le tien ſe plaît à s'épancher.
Depuis près de trois mois, qu'avec d'autres captives
On te fit du Jourdain abandonner les rives,
Le ciel, pour terminer les malheurs de nos jours,
D'une main plus puiſſante a choiſi le ſecours :
Ce ſuperbe Oroſmane....

FATIME.

Hé bien?

ZAYRE.

Ce Soudan même,
Ce vainqueur des Chrétiens...chere Fatime...il m'aime.
Tu rougis.... je t'entens.... Garde-toi de penſer
Qu'à briguer ſes ſoupirs je puiſſe m'abaiſſer ;

Que d'un Maître abſolu la ſuperbe tendreſſe
M'offre l'honneur honteux du rang de ſa Maîtreſſe,
Et que j'eſſuye enfin l'outrage & le danger
Du malheureux éclat d'un amour paſſager,
Cette fierté qu'en nous ſoutient la modeſtie,
Dans mon cœur à ce point ne s'eſt point démentie:
Plutôt que juſques-là j'abaiſſe mon orgueil,
Je verrais, ſans pâlir, les fers & le cercueil.
Je m'en vais t'étonner: ſon ſuperbe courage
A mes faibles appas préſente un pur hommage;
Parmi tous ces objets à lui plaire empreſſés,
J'ai fixé ſes regards, à moi ſeule adreſſés;
Et l'hymen, confondant leurs intrigues fatales,
Me ſoumettra bientôt ſon cœur & mes rivales.

FATIME.

Vos appas, vos vertus ſont dignes de ce prix:
Mon cœur en eſt flatté, plus qu'il en eſt ſurpris.
Que vos félicités, s'il ſe peut, ſoient parfaites!
Je me vois avec joie au rang de vos ſujettes.

ZAYRE.

Sois toujours mon égale, & goûte mon bonheur;
Avec toi partagé, je ſens mieux ſa douceur.

FATIME.

Hélas! puiſſe le ciel ſouffrir cet hymenée!
Puiſſe cette grandeur qui vous eſt deſtinée,
Qu'on nomme ſi ſouvent du faux nom de bonheur,
Ne point laiſſer de trouble au fond de votre cœur!
N'eſt-il point, en ſecret, de frein qui vous retienne?
Ne vous ſouvient-il plus que vous futes Chrétienne?

ZAYRE.

Ah! que dis-tu? Pourquoi rappeller mes ennuis?
Chere Fatime, hélas! ſais-je ce que je ſuis?

Le

Le ciel m'a-t-il jamais permis de me connaître?
Ne m'a-t-il pas caché le sang qui m'a fait naître?

FATIME.

Néreſtan, qui nâquit non loin de ce ſéjour,
Vous dit que d'un Français vous reçutes le jour:
Que dis-je? cette Croix qui ſur vous fut trouvée,
Parure de l'enfance, avec ſoin conſervée,
Ce ſigne des Chrétiens, que l'art dérobe aux yeux
Sous ce brillant éclat d'un travail précieux;
Cette Croix, dont cent fois mes mains vous ont parée,
Peut-être entre vos mains eſt-elle demeurée
Comme un gage ſecret de la fidélité
Que vous deviez au Dieu que vous avez quitté.

ZAYRE.

Je n'ai point d'autre preuve; & mon cœur qui s'ignore,
Peut-il admetre un Dieu que mon amant abhorre:
La coutume, la Loi plia mes premiers ans
A la religion des heureux Muſulmans.
Je le vois trop; les ſoins qu'on prend de notre enfance
Forment nos ſentimens, nos mœurs, notre créance:
J'euſſe été près du Gange eſclave des faux Dieux,
Chrétienne dans Paris, Muſulmane en ces lieux.
L'inſtruction fait tout; & la main de nos peres
Grave en nos faibles cœurs ces premiers caracteres,
Que l'exemple & le temps nous viennent retracer,
Et que peut-être en nous Dieu ſeul peut effacer.
Priſonniere en ces lieux, tu n'y fus renfermée
Que lorſque ta raiſon, par l'âge confirmée,
Pour éclairer ta foi, te prêtait ſon flambeau:
Pour moi, des Sarraſins eſclave en mon berceau,
La foi de nos Chrétiens me fut trop tard connue.
Contr'elle cependant, loin d'être prévenue,

Cette Croix, je l'avoue, a souvent, malgré moi,
Saisi mon cœur surpris de respect & d'effroi.
J'osais l'invoquer même, avant qu'en ma pensée
D'Orosmane en secret l'image fût tracée.
J'honore, je chéris ces charitables loix
Dont ici Nérestan me parla tant de fois;
Ces loix qui, de la terre écartant les miseres,
Des humains attendris font un peuple de freres.
Obligés de s'aimer, sans doute ils sont heureux.

FATIME.

Pourquoi donc aujourd'hui vous déclarer contre eux?
A la Loi Musulmane à jamais asservie,
Vous allez des Chrétiens devenir l'ennemie;
Vous allez épouser leur superbe vainqueur.

ZAYRE.

Et qui refuserait le présent de son cœur?
De toute ma faiblesse il faut que je convienne:
Peut-être sans l'amour j'aurais été Chrétienne;
Peut-être qu'à ta Loi j'aurais sacrifié;
Mais Orosmane m'aime, & j'ai tout oublié:
Je ne vois qu'Orosmane, & mon ame enyvrée,
Se remplit du bonheur de se voir adorée.
Mets-toi devant les yeux sa grace, ses exploits;
Songe à ce bras puissant, vainqueur de tant de Rois,
A cet aimable front que la gloire environne.
Je ne te parle point du sceptre qu'il me donne;
Non, la reconnaissance est un faible retour,
Un tribut offensant, trop peu fait pour l'amour:
Mon cœur aime Orosmane, & non son diadême.
Chere Fatime, en lui je n'aime que lui même.
Peut-être j'en crois trop un penchant si flatteur;
Mais si le ciel sur lui déployant sa rigueur,

Aux

Aux fers que j'ai porté eût condamné ſa vie;
Si le ciel ſous mes loix eût rangé la Syrie,
Ou mon amour me trompe, ou Zayre aujourd'hui,
Pour l'élever à ſoi, deſcendrait juſqu'à lui.

FATIME.

On marche vers ces lieux; ſans doute c'eſt lui-même.

ZAYRE.

Mon cœur qui le prévient, m'annonce ce que j'aime.
Depuis deux jours, Fatime, abſent de ce Palais,
Enfin mon tendre amour le rend à mes ſouhaits.

SCÉNE II.

OROSMANE, ZAYRE, FATIME,

OROSMANE.

Vertueuſe Zayre, avant que l'hymenée
Joigne à jamais nos cœurs & notre deſtinée,
J'ai cru, ſur mes projets, ſur vous, ſur mon amour,
Devoir en Muſulman vous parler ſans détour.
Les Soudans qu'à genoux cet univers contemple,
Leurs uſages, leurs droits, ne ſont point mon exemple.
Je ſais que notre Loi, favorable aux plaiſirs,
Ouvre un champ ſans limite à nos vaſtes deſirs;
Que je puis à mon gré, prodiguant mes tendreſſes,
Recevoir à mes pieds l'encens de mes maîtreſſes,
Et tranquille au Serrail, dictant mes volontés,
Gouverner mon Pays du ſein des voluptés:
Mais la molleſſe eſt douce, & ſa ſuite eſt cruelle;

Je vois autour de moi cent Rois vaincus par elle;
Je vois de Mahomet ces lâches ſucceſſeurs.
Ces Califes tremblans dans leurs triſtes grandeurs,
Couchés ſur les débris de l'Autel & du trône,
Sous un nom ſans pouvoir languir dans Babylone;
Eux, qui ſeraient encore, ainſi que leurs Ayeux,
Maîtres du monde entier, s'ils l'avaient été d'eux.
Bouillon leur arracha Solime & la Syrie;
Mais bientôt, pour punir une ſecte ennemie,
Dieu ſuſcita le bras du puiſſant Saladin;
Mon pere, après ſa mort, aſſervit le Jourdain:
Et moi, faible héritier de ſa grandeur nouvelle,
Maître encore incertain d'un Etat qui chancelle,
Je vois ces fiers Chrétiens, de rapine altérés,
Des bords de l'Occident, vers nos bords attirés;
Et lorſque la trompette & la voix de la guerre,
Du Nil au Pont-Euxin font retentir la terre,
Je n'irai point, en proie à de lâches amours,
Aux langueurs d'un Serrail abandonner mes jours.
J'atteſte ici la gloire, & Zayre, & ma flamme,
De ne choiſir que vous pour maîtreſſe & pour femme;
De vivre votre ami, votre amant, votre époux;
De partager mon cœur entre la guerre & vous.
Ne croyez pas non plus que mon honneur confie
La vertu d'une épouſe à ces monſtres d'Aſie,
Du Serrail des Soudans gardes injurieux,
Et des plaiſirs d'un Maître eſclaves odieux:
Je ſais vous eſtimer autant que je vous aime,
Et ſur votre vertu me fier à vous-même.
Après un tel aveu, vous connaiſſez mon cœur;
Vous ſentez qu'en vous ſeule il a mis ſon bonheur:
Vous comprenez aſſez quelle amertume affreuſe

Cor-

Corromprait de mes jours la durée odieuse ;
Si vous ne receviez les dons que je vous fais
Qu'avec ces sentimens que l'on doit aux bienfaits :
Je vous aime, Zayre, & j'attends de votre ame
Un amour qui réponde à ma brulante flamme :
Je l'avouerai, mon cœur ne veut rien qu'ardemment;
Je me croirais haï, d'être aimé faiblement.
De tous mes sentimens, tel est le caractere.
Je veux avec excès vous aimer & vous plaire :
Si d'un egal amour votre cœur est épris,
Je viens vous épouser ; mais c'est à ce seul prix :
Et du nœud de l'hymen l'étreinte dangereuse
Me rend infortuné, s'il ne vons rend heureuse.

ZAYRE.

Vous, Seigneur, malheureux! Ah! si votre grand cœur
A sur mes sentimens pu fonder son bonheur,
S'il dépend en effet de mes flammes secrètes,
Quel mortel fut jamais plus heureux que vous l'êtes?
Ces noms chers & sacrés, & d'amant & d'époux,
Ces noms nous sont communs; & j'ai pardessus vous
Ce plaisir si flatteur à ma tendresse extrême,
De tenir tout, Seigneur, du bienfaiteur que j'aime;
De voir que ces bontés font seules mes destins ;
D'être l'ouvrage heureux de ces augustes mains ;
De révérer, d'aimer un Héros que j'admire.
Oui, si parmi les cœurs soumis à votre Empire,
Vos yeux ont discerné les hommages du mien ;
Si votre auguste choix ....

SCÉ-

SCÉNE III.

OROSMANE, ZAYRE, FATIME, CORASMIN.

CORASMIN.

CEt Esclave Chrétien,
Qui sur sa foi, Seigneur, a passé dans la France,
Revient au moment même, & demande audience.

FATIME.

O Ciel!

OROSMANE.

Il peut entrer. Pourquoi ne vient-il pas?

CORASMIN.

Dans la premiere enceinte il arrête se pas.
Seigneur: je n'ai pas cru qu'aux regards de son Maître.
Dans ces augustes lieux, un Chrétien pût paraître.

OROSMANE.

Qu'il paraisse; en tous lieux, sans manquer de respect,
Chacun peut désormais jouir de mon aspect:
Je vois avec mépris ces maximes terribles,
Qui font de tant de Roys des tyrans invisibles.

SCÉNE IV.

OROSMANE, ZAYRE, FATIME, CORASMIN, NÉRESTAN.

NÉRESTAN.

REspectable ennemi qu'estiment les Chrétiens,
Je reviens dégager mes sermens & les tiens:
J'ai satisfait à tout; c'est à toi d'y souscrire.
Je te fais apporter la rançon de Zayre,
Et celle de Fatime, & de dix Chevaliers,
Dans les murs de Solime illustres prisonniers.
Leur liberté, par moi trop long temps retardée,
Quand je reparaîtrais leur dut être accordée;
Sultan, tiens ta parole: ils ne sont plus à toi;
Et dès ce moment même, ils sont libres par moi.
Mais, graces à mes soins, quand leur chaine est brisée,
A t'en payer le prix ma fortune épuisée.
Je ne le cele pas, m'ôte l'espoir heureux
De faire ici pour moi ce que je fais pour eux:
Une pauvreté noble est tout ce qui me reste.
J'arrache des Chrétiens à leur prison funeste;
Je remplis mes sermens, mon honneur, mon devoir;
Il me suffit: je viens me mettre en ton pouvoir;
Je me rends prisonnier, & demeure en otage.

OROSMANE.

Chrétien, je suis content de ton noble courage.

Mai ton orgueil ici se ferait-il flatté
D'effacer Orosmane en générosité ?
Reprends ta liberté ; remporte tes richesses ;
A l'or de ces rançons, joins mes justes largesses :
Au lieu de dix Chrétiens que je dus t'accorder,
Je t'en veux donner cent, tu peux les demander.
Qu'ils aillent sur tes pas apprendre à ta Patrie
Qu'il est quelques vertus au fond de la Syrie ;
Qu'ils jugent, en partant, qui méritait le mieux,
Des Français ou de moi, l'Empire de ces lieux.
Mais parmi ces Chrétiens que ma bonté délivre,
Lusignan ne fut point réservé pour te suivre:
De ceux qu'on veut te rendre, il est seul excepté:
Son nom serait suspect à mon autorité.
Il est du sang Français qui regnait à Solime ;
On sait son droit au trone, & ce droit est un crime.
Du destin qui fait tout, tel est l'arrêt cruel.
Si j'eusse été vaincu, je serais criminel
Lusignan dans les fers finira sa carriere,
Et jamais du soleil ne verra la lumiere.
Je le plains: mais pardonne à la nécessité
Ce reste de vengeance & de sévérité.
Pour Zayre, crois-moi, sans que ton cœur s'offense,
Elle n'est pas d'un prix qui soit en ta puissance :
Tes Chevaliers Français & tous leurs Souverains
S'uniraient vainement pour l'oter de mes mains.
Tu peux partir.

NÉRESTAN.

Qu'entendes-je ? Elle nâquit Chrétienne ;
J'ai, pour la délivrer, ta parole & la sienne :
Et quant à Lusignan, ce vieillard malheureux,
Pourrait-il?...

ORO-

OROSMANE.

Je t'ai dit Chrétien, que je le veux.
J'honore ta vertu; mais cette humeur altiere,
Se faisant estimer, commence à me déplaire.
Sors; & que le soleil levé sur mes Etats,
Demain près du Jourdain ne te retrouve pas.

(*Néreslan sort.*)

FATIME.

O Dieux! secourez-nous.

OROSMANE.

Et vous, allez, Zayre,
Prenez dans le Serrail un souverain empire,
Commandez en Sultane, & je vais ordonner
La pompe d'un hymen qui vous doit couronner.

SCÉNE V.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

Corasmin, que veut donc cet Esclave infidelle?
Il soupirait... Ses yeux se sont tournés vers elle:
Les as-tu remarqués?

CORASMIN.

Que dites-vous, Seigneur?
De ce soupçon jaloux écoutez-vous l'erreur?

OROSMANE.

Moi, jaloux! qu'à ce point ma fierté s'avilisse!
Que j'éprouve l'horreur de cet honteux supplice!

Moi,

Moi, que je puiſſe aimer comme l'on ſait haïr!
Quiconque eſt ſoupçonneux, invite à le trahir.
Je vois à l'amour ſeul ma maîtreſſe aſſervie,
Cher Coraſmin; je l'aime avec idolâtrie;
Mon amour eſt plus fort, plus grand que mes
bienfaits.
Je ne ſuis point jaloux .... Si je l'étais jamais....
Si mon cœur... Ah! chaſſons cette imporrune idée.
D'un plaiſir pur & doux mon ame eſt poſſédée.
Va, fais tout préparer pour ces momens heureux
Qui vont joindre ma vie à l'objet de mes vœux.
Je vais donner une heure au ſoin de mon Empire,
Et le reſte du jour ſera tont à Zayre.

Fin du prémier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCÉNE PREMIÉRE.

NÉRESTAN, CHATILLON.

CHATILLON.

O Brave Néreſtan, Chevalier généreux,
Vous qui briſez les fers de tant de malheureux ;
Vous, ſauveur des Chrétiens, qu'un Dieu Sauveur envoie,
Paraîſſez, montrez-vous goûtez la douce joie
De voir nos compagnons pleurans à vos genoux,
Baiſer l'heureuſe main qui nous délivre tous.
Aux portes du Serrail en foule ils vous demandent;
Ne privez point leurs yeux du Héros qu'ils attendent;
Et qu'unis à jamais ſous notre bienfaiteur...

NÉRESTAN.

Illuſtre Chatillon, modérez cet honneur.
J'ai rempli d'un Français le devoir ordinaire ;
J'ai fait ce qu'en ma place on vous aurait vu faire.

CHATILLON.

Sans doute ; & tout Chrétien, tout digne Chevalier
Pour ſa religion ſe doit ſacrifier ;
Et la félicité des cœurs tels que les nôtres,

Con-

Conſiſte à tout quitter pour le bonheur des autres.
Heureux à qui le ciel a donné le pouvoir
De remplir comme vous un ſi noble devoir !
Pour nous, triſtes jouets du ſort qui nous opprime,
Nous, malheureux Français, eſclaves dans Solime,
Oubliés dans les fers ; où, long-tems ſans ſecours,
Le pere d'Oroſmane abandonna nos jours.
Jamais nos yeux ſans vous ne reverraient la France.

NÉRESTAN.

Dieu s'eſt ſervi de moi, Seigneur ; ſa providence
De ce jeune Oroſmane a flechi la rigueur.
Mais quel triſte mêlange altere ce bonheur!
Que de ce fier Soudan la clémence odieuſe
Répand ſur ces bienfaits une amertume affreuſe !
Dieu me voit & m'entend ; il ſait ſi dans mon cœur
J'avais d'autes projets que ceus de ſa grandeur ;
Je faiſais tout pour lui ; je eſpérais de lui rendre
Une jeune beauté qu'à l'âge le plus tendre
Le cruel Noradin fit eſclave avec moi,
Lorſque les ennemis de notre auguſte Foi,
Baignant de notre ſang la Syrie enyvrée,
Surprirent Luſignan vaincu dans Céſarée.
Du Serrail des Sultans, ſauvé par des Chrétiens,
Rémis depuis trois ans dans mes premiers liens,
Renvoyé dans Paris ſur ma ſeule parole,
Seigneur, je me flattais ... eſpérance frivole!
De ramener Zayre à cette heureuſe Cour,
Où Louis des vertus a fixé le ſéjour ;
Deja même la Reine, à mon zele propice,
Lui tendait de ſon trône une main protrectrice.
Enfin, lorſqu'elle touche au moment ſouhaité

Qui

Qui la tirait du sein de sa captivité,
On la retient ... Que dis-je ? .... Ah ! Zayre elle-même,
Oubliant les Chrétiens pour ce Soudan qui l'aime..
N'y pensons plus ... Seigneur, un refus plus cruel
Vient m'accabler encor d'un déplaisir mortel.
Des Chrétiens malheureux l'espérance est trahie,

CHATILLON.

Je vous offre pour eux ma liberté, ma vie :
Disposez-en, Seigneur; elle vous appartient.

NERESTAN.

Seigneur, ce Lusignan qu'à Solime on retient,
Ce dernier d'une Race en Héros si féconde,
Ce guerrier dont la gloire avait rempli le monde,
Ce Héros malheureux de Bouillon descendu,
Aux soupirs des Chrétiens ne sera point rendu.

CHATILLON.

Seigneur, s'il est ainsi, votre faveur est vaine;
Quel indigne soldat voudrait briser sa chaîne,
Alors que dans les fers son chef est retenu.
Lusignan, comme à moi ne vous est pas connu.
Seigneur, remerciez ce ciel, dont la clémence
A pour votre bonheur placé votre naissance
Long-temps après ces jours à jamais détestés,
Après ce jour de sang & de calamités,
Où je vis sous le joug de nos barbares Maîtres,
Tomber ces murs sacrés conquis par nos ancêtres.
Ciel ! si vous aviez vu ce Temple abandonné;
Du Dieu que nous servons le Tombeau profané;
Nos peres, nos enfans, nos filles & nos femmes,
Aux pieds de nos Autels, expirans dans les flammes;
Et notre dernier Roi, courbé du faix des ans,

Maſſacré ſans pitié ſur ſes fils expirans!
Luſignan, le dernier de cette auguſte Race,
Dans ces momens affreux ranimant notre audace,
Au milieu des débris des temples renverſés,
Des vainqueurs, des vaincus, & des morts entaſſés,
Terrible, & d'une main reprenant cette épée,
Dans le ſang infidèle à tout moment trempée,
Et de l'autre, à nos yeux montrant avec fierté
De notre ſainte Foi le ſigne redouté;
Criant à haute voix: Français, ſoyez fidèles....
Sans doute en ce moment, le couvrant de ſes ailes,
La vertu du Très Haut qui nous ſauve aujourd'hui,
Applaniſſait ſa route, & marchait devant lui;
Et des triſtes Chrétiens la foule délivrée,
Vint porter avec nous ſes pas dans Céſarée:
Là, par nos Chevaliers, d'une commune voix,
Luſignan fut choiſi pour nous donner des loix,
O mon cher Néreſtan! Dieu qui nous humilie,
N'a pas voulu ſans doute, en cette courte vie,
Nous accorder le prix qu'il doit à la vertu.
Vainement pour ſon nom nous avons combattu.
Reſſouvenir affreux dont l'horreur me dévore!
Jeruſalem en cendre, hélas! fumait encore,
Lorſque, dans notre aſyle attaqués & trahis,
Et livrés par un Grec à nos fiers ennemis,
La flamme dont brûla Sion déſeſpérée,
S'étendit en fureur aux murs de Céſarée.
Ce fut-là le dernier de trente ans de revers.
Là, je vis Luſignan chargé d'indignes fers:
Inſenſible à ſa chûte, & grand dans ſes miſeres,
Il n'était attendri que des maux de ſes freres.
Seigneur, depuis ce temps, ce pere des Chrétiens,
Reſ-

Resserré loin de nous, blanchi dans ses liens,
Gémit dans un cachot, privé de la lumiere,
Oublié de l'Asie & de l'Europe entiere.
Tel est son sort affreux; & qui peut aujourd'hui,
Quand il souffre pour nous, se voir heureux sans lui?

NÉRESTAN.

Ce bonheur, il est vrai, serait d'un cœur barbare.
Que je hais le destin qui de lui nous sépare!
Que vers lui vos discours m'ont sans peine entraîné!
Je connais ses malheurs; avec eux je suis né:
Sans un trouble nouveau je n'ai pu les entendre.
Votre prison, la sienne, & Césarée en cendre,
Sont les premiers objets, sont les premiers rêvers
Qui frapperent mes yeux à peine encore ouverts.
Je sortais du berceau; ces images sanglantes
Dans vos tristes récits me sont encor présentes.
Au milieu des Chrétiens dans un temple immolés,
Quelques enfans, Seigneur, avec moi rassemblés,
Arrachés, par des mains de carnage fumantes,
Aux bras ensanglantés de nos meres tremblantes,
Nous fumes transportés dans ce Palais des Rois,
Dans ce même Serrail, Seigneur, où je vous vois.
Noradin m'éleva près de cette Zayre,
Qui depuis.... pardonnez si mon cœur en soupire,
Qui depuis, égarée en ce funeste lieu,
Pour un Maître barbare abandonna son Dieu.

CHATILLON,

Telle est des Musulmans la funeste prudence;
De leurs Chrétiens captifs ils séduisent l'enfance;
Et je bénis le ciel propice à nos desseins,
Qui, dans vos premiers ans, vous sauva de leurs mains.
Mais, Seigneur, après tout, cette Zayre même

Qui renonce aux Chrétiens pour le Soudan qui l'aime,
De son crédit au moins nous pourrait secourir :
Qu'importe de quel bras Dieu daigne se servir ?
M'en croirez vous ? Le juste aussi bien que le sage,
Du crime & du malheur sait tirer avantage.
Vous pourriez de Zayre employer la faveur
A fléchir Orosmane, à toucher son grand cœur,
A nous rendre un Héros que lui-même a dû plaindre,
Que sans doute il admire, & qui n'est plus à craindre

NÉRESTAN.

Mais ce même Héros, pour briser ses liens,
Voudra-t-il qu'on s'abaisse à ces honteux moyens?
Et quand il le voudrait, est il en ma puissance
D'obtenir de Zayre un moment d'audience ?
Croyez-vous qu'Orosmane y daigne consentir ?
Le Serrail, à ma voix, pourra-t il se rouvrir ?
Quand je pourrais enfin paraître devant elle,
Que faut-il espérer d'une femme infidelle
A qui mon seul aspect doit tenir lieu d'affront,
Et qui lira sa honte écrite sur mon front?
Seigneur, il est bien dur pour un cœur magnanime,
D'attendre des secours de ceux qu'on mésestime;
Leurs refus sont affreux; leurs bienfaits font rougir.

CHATILLON.

Songez à Lusignan ; songez à le servir.

NÉRESTAN.

Hé bien....Mais quels chemins jusqu'à cette infidelle
Pourront.... On vient à nous. Que vois-je? O ciel !
c'est elle.

SCÉ-

SCÈNE II.

ZAYRE, CHATILLON, NÉRESTAN.

ZAYRE, *à Nérestan*.

C'Eſt vous, digne Français, à qui je viens parler;
Le Soudan le permet, ceſſez de vous troubler;
Et raſſurant mon cœur qui tremble à votre approche,
Chaſſez de vos regards la plainte & le reproche.
Seigneur, nous nous craignons; nous rougiſſons tous deux:
Je ſouhaite & je crains de rencontrer vos yeux.
L'un à l'autre attachés depuis notre naiſſance,
Une affreuſe priſon renferma notre enfance;
Le ſort nous accabla du poids des mêmes fers,
Que la tendre amitié nous rendait plus légers.
Il me fallut depuis gémir de votre abſence.
Le ciel porta vos pas aux rives de la France;
Priſonnier dans Solime, enfin je vous revis:
Un entretien plus libre alors m'était permis.
Eſclave dans la foule où j'étais confondue,
Aux regards du Soudan je vivais inconnue;
Vous daignâtes bientôt, ſoit grandeur, ſoit pitié,
Soit plutôt digne effet d'une pure amitié,
Revoyant des Français le glorieux Empire,
Y chercher la rançon de la triſte Zayre;
Vous l'apportez: le ciel a trompé vos bienfaits;
Loin de vous, dans Solime il m'arrête à jamais.

Mais quoique ma fortune ait d'éclat & des charmes,
Je ne puis quitter sans répandre des larmes:
Toujours de vos bontés je vais m'entretenir;
Chérir de vos vertus le tendre souvenir;
Comme vous, des humains soulager la misere;
Protéger les Chrétiens, leur tenir lieu de mere:
Vous me les rendez chers; & ces infortunés....

NÉRESTAN.

Vous, les protéger! vous, qui les abandonnez!
Vous, qui des Lusignan foulant aux pieds la cendre....

ZAYRE.

Je la viens honorer, Seigneur; je viens vous rendre
Le dernier de ce sang, votre amour, votre espoir:
Oui, Lusignan est libre, & vous l'allez revoir.

CHATILLON.

O ciel! nous reverrions notre appui, notre pere?

NÉRESTAN.

Les Chrétiens vous devraient une tête si chere?

ZAYRE.

J'avais sans espérance osé la demander?
Le généreux Soudan veut bien nous l'accorder.
On l'amene en ces lieux.

NÉRESTAN.

Que mon ame est émue!

ZAYRE.

Mes larmes, malgré moi, me dérobent sa vue.
Ainsi que ce vieillard, j'ai langui dans les fers:
Qui ne sait compatir aux maux qu'on a soufferts?

NÉRESTAN.

Grand Dieu! que de vertu dans une ame infidelle!

SCÉNE III.

ZAYRE, LUSIGNAN, CHATILLON, NÉRESTAN, *plusieurs Esclaves Chrétiens.*

LUSIGNAN.

Du séjour du trépas quelle voix me rappelle ?
Suis-je avec des Chrétiens?....Guidez mes pas tremblans.
Mes maux m'ont affaibli plus encor que mes ans.
(*En s'asseyant.*)
Suis-je libre en effet ?

ZAYRE.

Oui, Seigneur, oui, vous l'êtes.

CHATILLON.

Vous vivez ; vous calmez nos douleurs inquiétes.
Tous nos tristes Chrétiens....

LUSIGNAN.

O jour ! ô douce voix !
Chatillon, c'est donc vous, c'est vous que je revois ;
Martyr, ainsi que moi, de la foi de nos peres,
Le Dieu que nous servons finit-il nos miseres ?
En quel lieu sommes-nous ? aidez mes faibles yeux.

CHATILLON.

C'est ici le Palais qu'ont bâti vos ayeux ;
Du fils de Noradin c'est le séjour profane.

ZAYRE.

Le Maître de ces lieux, le puissant Orosmane
Sait connaître, Seigneur, & chérir la vertu.

Ce généreux Français qui vous est inconnu,
(*En montrant Nérestan.*)
Par la gloire amené des rives de la France,
Venait de dix Chrétiens payer la délivrance!
Le Soudan, comme lui, gouverné par l'honneur,
Croit, en vous délivrant, égaler son grand cœur.

LUSIGNAN.

Des Chevaliers Français tel est le caractere :
Leur noblesse en tout temps me fut utile & chere.
Trop digne Chevalier, quoi! vous passez les mers
Pour soulager nos maux, & pour briser nos fers ?
Ah! parlez; à qui dois-je un service si rare?

NÉRESTAN.

Mon nom est Nérestan : le sort long-temps barbare,
Qui dans les fers ici me mit presque en naissant,
Me fit quitter bientôt l'Empire du Croissant.
A la Cour de Louis guidé par mon courage,
De la guerre sous lui j'ai fait l'apprentissage.
Ma fortune & mon rang sont un don de ce Roi,
Si grand par sa valeur, & plus grand par sa foi.
Je le suivis, Seigneur, au bord de la Charante,
Lorsque du fier Anglais la valeur menaçante
Cédant à nos efforts trop long-temps captivés,
Satisfit, en tombant, aux Lys qu'ils ont bravés.
Venez, Prince, & montrez au plus grand des Monarques,
De vos fers glorieux les vénérables marques :
Paris va révérer le Martyr de la Croix;
Et la Cour de Louis est l'asyle des Rois.

LUSIGNAN.

Hélas! de cette Cour j'ai vu jadis la gloire;
Quand Philippe à Bovine enchaînait la victoire,

Je combattais, Seigneur, avec Montmorency,
Melun, Deſtaing, de Neſle, & ce fameux Coucy.
Mais à revoir Paris je ne dois plus prétendre ;
Vous voyez qu'au tombeau je ſuis prêt à deſcendre :
Je vais au Roi des Rois demander aujourd'hui
Le prix de tous les maux que j'ai ſouffert pour lui :
Vous, généreux témoins de mon heure derniere,
Tandis qu'il en eſt temps, écoutez ma priere ;
Néreſtan, Chatillon, & vous.... de qui les pleurs,
Dans ces momens ſi chers, honorent mes malheurs,
Madame, ayez pitié du plus malheureux pere
Qui jamais ait du ciel éprouvé la colère,
Qui répand devant vous des larmes que le temps
Ne peut encor tarir dans mes yeux expirans.
Une fille, trois fils, ma ſuperbe eſpérance,
Me furent arrachés dès ma plus tendre enfance.
O mon cher Chatillon! tu dois t'en ſouvenir.

CHATILLON.

De vos malheurs encor vous me voyez frémir.

LUSIGNAN.

Priſonnier avec moi dans Céſarée en flamme,
Tes yeux virent périr mes deux fils & ma femme.

CHATILLON.

Mon bras chargé des fers ne les put ſecourir.

LUSIGNAN.

Hélas! & j'étais pere, & je ne pus mourir!
Veillez du haut des cieux, chers enfans que j'implore,
Sur mes autres enfans, s'ils ſont vivans encore.
Mon dernier fils, ma fille, aux chaînes réſervés,
Par des barbares mains pour ſervir conſervés,
Loin d'un pere accablé, furent portés enſemble
Dans ce même Serrail où le ciel nous raſſemble.

CHA-

CHATILLON.

Il eſt vrai, dans l'horreur de ce péril nouveau,
Je tenais votre fille à peine en ſon berceau;
Ne pouvant la ſauver, Seigneur, j'allais moi-même
Répandre ſur ſon front l'Eau ſainte du Baptême,
Lorſque les Sarraſins, de carnage fumans,
Revinrent l'arracher à mes bras tout ſanglans.
Votre plus jeune fils, à qui les deſtinées
Avaient à peine encor accordé quatre années,
Trop capable déja de ſentir ſon malheur,
Fut dans Jéruſalem conduit avec ſa ſœur.

NÉRESTAN.

De quel reſſouvenir mon ame eſt déchirée!
A cet âge fatal j'étais dans Céſarée,
Et tout couvert de ſang & chargé de liens,
Je ſuivis en ces lieux la foule des Chrétiens.

LUSIGNAN.

Vous.... Seigneur?.... ce Serrail éleva votre enfance?!....
(*En les regardant.*)
Hélas! de mes enfans auriez-vous connaiſſance?
Ils feraient de votre âge, & peut-être mes yeux...
Quel ornement, Madame, étranger en ces lieux?
Depuis quand l'avez-vous?

ZAYRE.

Depuis que je reſpire,
Seigneur....Hé quoi! d'où vient que votre ame ſoupire?

LUSIGNAN.

Ah! daignez confier à mes tremblantes mains....

ZAYRE.

De quel trouble nouveau tous mes ſens ſont atteints!
Seigneur, que faites-vous?

LU-

LUSIGNAN.

O ciel! ô providence!
Mes yeux, ne trompez point ma timide espérance.
Serait-il bien possible? Oui, c'est elle.... je voi
Ce présent qu'une épouse avait reçu de moi,
Et qui de mes enfans ornait toujours la tête,
Lorsque de leur naissance on célébrait la fête.
Je revois... Je succombe à mon saisissement.

ZAYRE.

Qu'entends je? & quel soupçon m'agite en ce moment?
Ah! Seigneur!....

LUSIGNAN.

Dans l'espoir dont j'entrevois les charmes,
Ne m'abandonnez pas, Dieu, qui voyez mes larmes,
Dieu, mort sur cette Croix, & qui revis pour nous,
Parle, acheve, ô mon Dieu! ce sont-là de tes coups.
Quoi! Madame, en vos mains elle était demeurée?
Quoi! tous les deux captifs, & pris dans Césarée?

ZAYRE.

Oui, Seigneur.

NÉRESTAN.

Se peut-il?

LUSIGNAN.

Leur parole, leurs traits;
De leur mere, en effet, sont les vivans portraits:
Oui, Grand Dieu! tu le veux, tu permets que je voie..
Dieu, ranime mes sens trop faibles pour ma joie.
Madame.... Nérestan.... Soutiens-moi, Chatillon....
Nérestan, si je dois nommer encor ce nom,
Avez-vous dans le sein la cicatrice heureuse
Du fer dont à mes yeux une main furieuse?...

NÉRESTAN.

Oui, Seigneur, il est vrai. LU-

LUSIGNAN.

Dieu juſte! heureux moment!

NÉRESTAN, *ſe jettant à genoux.*

Ah! Seigneur! ah! Zayre!

LUSIGNAN.

Approchez, mes enfans.

NÉRESTAN.

Moi, votre fils?

ZAYRE.

Seigneur!

LUSIGNAN.

Heureux jour qui m'éclaire!
Ma fille! mon cher fils! embraſſez votre pere.

CHATILLON.

Que d'un bonheur ſi grand, mon cœur ſe ſent toucher!

LUSIGNAN.

De vos bras, mes enfans, je ne puis m'arracher.
Je vous revois enfin, chere & triſte famille.
Mon fils, digne héritier... Vous... hélas! vous, ma fille,
Diſſipez mes ſoupçons; ôtez-moi cette horreur,
Ce trouble qui m'accable au comble du bonheur.
Toi, qui ſeul as conduit ſa fortune & la mienne,
Mon Dieu, qui me la rends, me la rends tu Chrétienne?
Tu pleures, malheureuſe, & tu baiſſes les yeux!
Tu te tais! je t'entends. O crime! o juſtes cieux!

ZAYRE.

Je ne puis vous tromper: ſous les loix d'Oroſmane..
Puniſſez votre fille... elle était Muſulmane.

LUSIGNAN.

Que la foudre en éclats ne tombe que ſur moi!
Ah! mon fils, à ces mots j'euſſe expiré ſans toi.
Mon Dieu, j'ai combattu ſoixante ans pour ta gloire;
J'ai

J'ai vu tomber ton Temple & périr ta mémoire;
Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,
Mes larmes t'imploraient pour mes tristes enfans;
Et lorsque ma famille est par toi réunie,
Quand je trouve une fille, elle est ton ennemie!
Je suis bien malheureux! .., c'est ton pere, c'est moi,
C'est ma seule prison qui t'a ravi ta foi.
Ma fille, tendre objet de mes dernieres peines,
Songe au moins, songe au sang qui coule dans tes veines:
C'est le sang de vingt Rois, tous Chrétiens comme moi;
C'est le sang des Héros défenseurs de ma Loi;
C'est le sang des Martyrs... O fille encor trop chere!
Connais-tu ton destin? sais-tu quelle est ta mere?
Sais-tu bien qu'à l'instant que son flanc mit au jour
Ce triste & dernier fruit d'un malheureux amour,
Je la vis massacrer par la main forcenée,
Par la main des brigands à qui tu t'es donnée?
Tes freres, ces Martyrs égorgés à mes yeux,
T'ouvrent leurs bras sanglans, tendus du haut des cieux,
Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blasphêmes,
Pour toi, pour l'univers est mort en ces lieux mêmes,
En ces lieux où mon bras le servit tant de fois,
En ces lieux où son sang te parle par ma voix.
Vois ces murs, vois ce Temple envahi par tes Maîtres;
Tout annonce le Dieu qu'ont vengé tes ancêtres:
Tourne les yeux; sa tombe est près de ce Palais
C'est ici la montagne où, lavant nos forfaits,
Il voulut expirer sous les coups de l'impie:
C'est-là que de sa tombe il rappella sa vie.

Tu

Tu ne faurais marcher dans cet augufte lieu,
Tu n'y peux faire un pas, fans y trouver ton Dieu;
Et tu n'y peux refter, fans renier ton pere,
Ton honneur qui te parle, & ton Dieu qui t'éclaire.
Je te vois dans mes bras, & pleurer, & frémir;
Sur ton front pâliffant, Dieu met le repentir;
Je vois la vérité dans ton cœur defcendue;
Je retrouve ma fille après l'avoir perdue;
Et je reprends ma gloire & ma félicité,
En dérobant mon fang à l'infidélité.

NÉRESTAN.

Je revois donc ma fœur ? .... & mon ame...

ZAYRE.

Ah! mon pere,
Cher auteur de mes jours, parlez; que dois je faire?

LUSIGNAN.

M'ôter, par un feul mot, ma honte & mes ennuis;
Dire, je fuis Chrétienne.

ZAYRE.

Oui .... Seigneur .... je la fuis.

LUSIGNAN.

Dieu, reçois fon aveu du fein de ton Empire,

SCE-

SCÈNE IV.

ZAYRE, LUSIGNAN, CHATILLON, NÉRESTAN, CORASMIN.

CORASMIN.

MAdame, le Soudan m'ordonne de vous dire
Qu'à l'inſtant de ces lieux il faut vous retirer,
Et de ces vils Chrétiens, ſur-tout, vous ſéparer.
Vous, Français, ſuivez-moi; de vous je dois répondre.

CHATILLON.

Où ſommes nous, grand Dieu? Quel coup vient nous confondre?

LUSIGNAN.

Votre courage, ami, doit ici s'animer,

ZAYRE.

Helas! Seigneur!

LUSIGNAN.

O vous! que je n'oſe nommer,
Jurez-moi de garder un ſecret ſi funeſte.

ZAYRE.

Je vous le jure,

LUSIGNAN.

Allez; le ciel fera le reſte.

ACTE

ACTE III.

SCÉNE PREMIÉRE.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

Vous étiez, Corafmin, trompé par vos alarmes;
Non, Louis contre moi ne tourne point fes armes;
Les Français font laffés de chercher déformais
Des climats que pour eux le deftin n'a point faits;
Ils n'abandonnent point leur fertile Patrie,
Pour languir aux déferts de l'aride Arabie,
Et venir arrofer de leur fang odieux,
Ces palmes que pour nous Dieu fait croître en ces lieux:
Ils couvrent de vaiffeaux la mer de la Syrie;
Louis, des bords de Chypre épouvante l'Afie.
Mais j'apprends que ce Roi s'éloigne de nos ports;
De la féconde Egypte il menace les bords:
J'en reçois à l'inftant la premiere nouvelle.
Contre les Mamelus fon courage l'appelle;
Il cherche Méledin, mon fecret ennemi.
Sur leurs divifions mon trone eft affermi:
Je ne crains plus enfin l'Egypte ni la France;
Nos communs ennemis cimentent ma puiffance;

Et

Et prodigues d'un ſang qu'ils devraient ménager,
Prennent, en s'immolant, le ſoin de me venger.
Relâche ces Chrétiens; ami, je les délivre;
Je veux plaire à leur Maître, & leur permets de vivre.
Je veux que ſur la mer on les mene à leur Roi;
Que Louis me connaiſſe, & reſpecte ma foi.
Mene-lui Luſignan; dis-lui que je lui donne
Celui que la naiſſance allie à ſa Couronne,
Celui que par deux fois mon pere avait vaincu,
Et qu'il tint enchaîné tandis qu'il a vécu.

CORASMIN.

Son nom cher aux Chrétiens...

OROSMANE.

Son nom n'eſt point à craindre.

CORASMIN.

Mais, Seigneur, ſi Louis...

OROSMANE.

Il n'eſt plus temps de feindre;
Zayre l'a voulu, c'eſt aſſez; & mon cœur,
En donnant Luſignan, le donne à mon vainqueur:
Louis eſt peu pour moi; je fais tout pour Zayre;
Nul autre ſur mon cœur n'aurait pris cet empire.
Je viens de l'affliger, c'eſt à moi d'adoucir
Le déplaiſir mortel qu'elle a dû reſſentir,
Quand, ſur les faux avis des deſſeins de la France
J'ai fait à ces Chrétiens un peu de violence.
Que dis-je? ces momens perdus dans mon Conſeil,
Ont de ce grand hymen ſuſpendu l'appareil;
D'une heure encor, ami, mon bonheur ſe différe:
Mais j'emploierai du moins ce temps à lui complaire.
Zayre ici demande un ſecret entretien
Avec ce Néreſtan, ce généreux Chrétien...

CORASMIN.

Et vous avez, Seigneur, encor cette indulgence?

OROSMANE.

Ils ont été tous deux esclaves dans l'enfance;
Ils ont porté mes fers, ils ne se verront plus:
Zayre enfin de moi n'aura point un refus.
Je ne m'en défens point, je foule aux pieds pour
elle.
Des rigueurs du Serrail la contrainte cruelle,
J'ai méprisé ces loix, dont l'âpre austérité
Fait d'une vertu triste une nécessité,
Je ne suis point formé du sang Asiatique;
Né parmi les rochers, au sein de la Taurique,
Des Scythes mes ayeux, je garde la fierté,
Leurs mœurs, leurs passions, leur générosité.
Je consens qu'en partant; Nérestan la revoie;
Je veux que tous les cœurs soient heureux de ma joie.
Après ce peu d'instans volés à mon amour,
Tous ses momens, ami, sont à moi sans retour.
Va, ce Chrétien attend, & tu peux l'introduire;
Presse son entretien; obéis à Zayre.

SCÉNE II.

CORASMIN, NÉRESTAN.

CORASMIN.

En ces lieux, un moment tu peux encor rester;
Zayre à tes regards viendra se présenter.

SCÉ-

SCÉNE III.

NÉRESTAN *seul.*

EN quel état, ô ciel! en quels lieux je la laisse!
O ma religion! ô mon pere! ô tendresse!
Mais je la vois.



SCÉNE IV.

ZAYRE, NÉRESTAN.

NÉRESTAN.

MA sœur, je puis donc vous parler?
Ah! dans quel temps le ciel nous voulut rassembler?
Vous ne reverrez plus un trop malheureux pere.

ZAYRE.

Dieu! Lusignan!

NÉRESTAN.

Il touche à son heure derniere.
Sa joie en nous voyant, par de trop grands efforts,
De ses sens affaiblis a rompu les ressorts;
Et cette émotion, dont son ame est remplie,
A bientôt épuisé les sources de sa vie.
Mais pour comble d'horreurs à ces derniers momens,
Il doute de sa fille & de ses sentimens;

Il meurt dans l'amertume ; & ſon ame incertaine
Demande en ſoupirant ſi vous êtes Chrétienne.

ZAYRE.

Quoi! je ſuis votre ſœur, & vous pouvez penſer
Qu'à mon ſang, à ma loi, j'aille ici renoncer?

NÉRESTAN.

Ah! ma ſœur, cette Loi, n'eſt pas la vôtre encore;
Le jour qui nous éclaire eſt pour vous à l'aurore;
Vous n'avez point reçu ce gage précieux
Qui nous lave du crime, & nous ouvre les Cieux.
Jurez par nos malheurs & par votre famille,
Par ces Martyrs ſacrés de qui vous êtes fille.
Que vous voulez ici recevoir aujourd'hui,
Le ſceau du Dieu vivant qui nous attache à lui,

ZAYRE.

Oui, je jure en vos mains par ce Dieu que j'adore,
Par ſa Loi que je cherche, & que mon cœur ignore,
De vivre déformais ſous cette ſainte Loi ...
Mais, mon cher frere ... hélas! que veut-elle de moi?
Que faut-il?...

NÉRESTAN.

Déteſter l'Empire de vos Maîtres;
Servir, aimer ce Dieu qu'ont aimé nos ancêtres,
Qui, né près de ces murs, eſt mort ici pour nous;
Qui nous a raſſemblés; qui m'a conduit vers vous.
Eſt-ce à moi d'en parler; Moins inſtruit que fidéle!
Je ne ſuis qu'un ſoldat, & je n'ai que du zele;
Un Pontiſe ſacré viendra juſqu'en ces lieux
Vous apporter la vie, & deſſiller vos yeux.
Songez à vos fermens; & que l'eau du baptême
Ne vous apporte point la mort & l'anathême.
Obtenez qu'avec lui je puiſſe revenir:
Mais à quel titre, ô ciel! faut-il donc l'obtenir?

A qui

A qui le demander dans ce Serrail profane?...
Vous, le sang de vingt Rois, esclave d'Orosmane!
Parente de Louïs, fille de Lusignan;
Vous Chrétienne, & ma sœur, esclave d'un Soudan!
Vous m'entendez ... je n'ose en dire davantage.
Dieu! nous réserviez-vous à ce dernier outrage?

ZAYRE.

Ah cruel! poursuivez, vous ne connaissez pas
Mon secret, mes tourmens, mes vœux, mes attentats.
Mon frere, ayez pitié d'une sœur égarée,
Qui brûle, qui gémit, qui meurt désespérée.
Je suis Chrétienne, hélas!... j'attends avec ardeur
Cette eau sainte, cette eau, qui peut guérir mon cœur.
Non, je ne serai point indigne de mon frere,
De mes ayeux, de moi, de mon malheureux pere:
Mais parlez à Zayre, & ne lui cachz rien;
Dites... quelle est la Loi de l'Empire Chrétien...
Quel est le châtiment pour une infortunée,
Qui, loin de ses parens, aux fers abandonnée,
Trouvant chez un barbare un généreux appui,
Aurait touché son ame, & s'unirait à lui?

NÉRESTAN.

O ciel! que dites-vous! Ah! la mort la plus prompte
Devrait....

ZAYRE.

C'en est assez, frappe, & préviens ta honte.

NÉRESTAN.

Qui? vous, ma sœur?

ZAYRE.

C'est moi que je viens d'accuser;

 Oros-

Orofmane m'adore .... & j'allais l'époufer ;

NÉRESTAN,

L'époufer ! Eft-il vrai, ma fœur ? Eft-ce vous-même?
Vous, la fille des Rois ?

ZAYRE.

Frappe, dis-je ; je l'aime.

NÉRESTAN.

Opprobre malheureux du fang dont vous fortez!
Vous demandez la mort, & vous la méritez;
Et fi je n'écoutais que ta honte & ma gloire ;
L'honneur de ma maifon, mon pere, fa mémoire.
Si la Loi de ton Dieu, que tu ne connais pas,
Si ma religion ne retenait mon bras,
J'irais dans ce Palais, j'irais, au moment même,
Immoler de ce fer un barbare qui t'aime,
De fon indigne flanc le plonger dans le tien,
Et ne l'en retirer que pour percer le mien.
Ciel! tandis que Louis, l'exemple de la terre,
Au Nil épouvanté ne va porter la guerre
Que pour venir bientôt, frappant des coups plus furs,
Délivrer ton Dieu même, & lui rendre ces murs;
Zayre cependant, ma fœur, fon alliée,
An tyran d'un Serrail par l'hymen eft liée!
Et je vais donc apprendre à Lufignan trahi,
Qu'un tartare eft le Dieu que fa fille a choifi!
Dans ce moment affreux, hélas! ton pere expire
En demandant à Dieu le falut de Zayre.

ZAYRE.

Arrête, mon cher frere.... arrête; connais-moi,
Peut-être que Zayre eft digne encor de toi.
Mon frere, épargne-moi cet horrible langage:
Ton courroux, ton reproche eft un plus grand outrage,

Plus

Plus sensible pour moi, plus dur que ce trépas
Que je te demandais; & que je n'obtiens pas.
L'état où tu me vois accable ton courage;
Tu souffres, je le vois: je souffre davantage.
Je voudrais que du ciel le barbare secours,
De mon sang; dans mon cœur, eût arrêté le cours
Le jour qu'empoisonné d'une flamme profane,
Ce pur sang des Chrétiens brûla pour Orosmane,
Le jour que de ta sœur Orosmane charmé....
Pardonnez-moi, Chrétiens; qui ne l'aurait aimé!
Il faisait tout pour moi; son cœur m'avait choisie;
Je voyais sa fierté pour moi seule adoucie.
C'est lui qui des Chrétiens a ranimé l'espoir;
C'est à lui que je dois le bonheur de te voir.
Pardonne: ton courroux, mon pere, ma tendresse,
Mes sermens, mon devoir, mes remors, ma faiblesse,
Me servent de supplice; & ta sœur en ce jour,
Meurt de son repentir plus que de son amour.

NÉRESTAN.

Je te blâme & te plains. Crois moi; la Providence
Ne te laissera point périr sans innocence.
Je te pardonne, hélas! ces combats odieux;
Dieu ne t'a point prêté son bras victorieux:
Ce bras, qui rend la force aux plus faibles courages.
Soutiendra ce roseau plié par les orages.
Il ne souffrira pas qu'à son culte engagé,
Entre un barbare & lui, ton cœur soit partagé.
Le baptême éteindra ces feux dont il soupire,
Et tu vivras fidelle, ou périras martyre.
Achéve donc ici ton serment commencé,
Achéve; & dans l'horreur dont ton cœur est pressé,
Promets au Roi Louis, à l'Europe, à ton pere,

Au Dieu qui déja parle à ce cœur si sincere
De ne point accomplir cet hymen odieux
Avant que le Pontife ait éclairé tes yeux,
Avant qu'en ma présence il te fasse Chrétienne,
Et que Dieu par ses mains t'adopte & te soutienne;
Le promets-tu, Zayre ?..

ZAYRE.

Oui, je te le promets:
Rends-moi Chrétienne & libre, à tout je me soumets.
Va, d'un pere expirant va fermer la paupiere;
Va, je voudrais te suivre & mourir la premiere.

NÉRESTAN.

Je pars: adieu, ma sœur, adieu; puisque mes vœux
Ne peuvent t'arracher à ce Palais honteux,
Je reviendrai bientôt, par un heureux baptême,
T'arracher aux enfers, & te rendre à toi-même.

SCÉNE V.

ZAYRE, *seule*.

ME voilà seule: ô Dieu! que vais-je devenir?
Dieu, commande à mon cœur de ne te point trahir.
Hélas! suis-je en effet ou Française, ou Sultane,
Fille de Lusignan, ou femme d'Orosmane?
Suis-je amante, ou Chrétienne? O sermens que j'ai faits!
Mon pere! mon Pays! vous serez satisfaits.
Fatime ne vient point: quoi! dans ce trouble extrême
L'univers m'abandonne! on me laisse à moi-même!
Mon cœur peut-il porter, seul & privé d'appui,

Le

Le fardeau des devoirs qu'on m'impose aujourd'hui?
A ta Loi, Dieu puissant, oui, mon ame est rendue:
Mais fais que mon amant s'éloigne de ma vue.
Cher amant! ce matin l'aurais-je pu prévoir,
Que je dusse aujourd'hui redouter de te voir;
Moi, qui de tant de feux justement possedée,
N'avais d'autre bonheur, d'autre soin, d'autre idée
Que de t'entretenir, écouter ton amour,
Te voir, te souhaiter, attendre ton retour?
Hélas! & je t'adore, & t'aimer est un crime!

SCÉNE VI.

ZAYRE, OROSMANE.

OROSMANE.

Paraissez; tout est prêt: le beau feu qui m'anime
Ne souffre plus, Madame, aucun retardement.
Les flambleaux de l'hymen brillent pour votre amant;
Les parfums de l'encens remplissent la Mosquée;
Du Dieu de Mahomet la puissance invoquée,
Confirme mes sermens, & préside à mes feux;
Mon peuple prosterné pour vous offre ses vœux;
Tout tombe à vos genoux: vos superbes rivales,
Qui disputaient mon cœur, & marchaient vos égales,
Heureuses de vous suivre & de vous obéir,
Devant vos volontés vont apprendre à fléchir.
Le trône, les festins, & la cérémonie,
Tout est prêt; commencez le bonheur de ma vie.

ZA-

ZAYRE.

Où suis-je, malheureuse ? O tendresse ! ô douleur !

OROSMANE.

Venez.

ZAYRE.

Où me cacher ?

OROSMANE.

Que dites-vous ?

ZAYRE.

Seigneur ! .

OROSMANE.

Donnez-moi votre main ; daignez, belle Zayre ....

ZAYRE.

Dieu de mon pere ! hélas ! que pourrai-je lui dire ?

OROSMANE.

Que j'aime à triompher de ce tendre embarras !
Qu'il redouble ma flamme & mon bonheur ....

ZAYRE.

Hélas !

OROSMANE.

Ce trouble à mes desirs vous rend encor plus chere ;
D'une vertu modeste il est le caractere.
Digne & charmant objet de ma constante foi,
Venez, ne tardez plus.

ZAYRE.

Fatime, soutiens-moi...
Seignenr !

OROSMANE.

O ciel ! Eh quoi ?

ZAYRE.

Seigneur, cet hymenée

Etait

Etait un bien suprême à mon ame étonnée;
Je n'ai point recherché le trône & la grandeur:
Qu'un sentiment plus juste occupait tout mon cœur.
Hélas ! j'aurais voulu qu'à vos vertus unie,
Et méprisant pour vous les trônes de l'Asie,
Seule, & dans un désert auprès de mon époux,
J'eusse pu sous mes pieds les fouler avec vous;
Mais... Seigneur... ces Chrétiens...

OROSMANE.

Ces Chrétiens!... Quoi! Madame?
Qu'aurait donc de commun cette secte & ma flamme?

ZAYRE.

Lusignan, ce vieillard accablé de douleur,
Termine en ce moment sa vie & ses malheurs.

OROSMANE.

Hé bien, quel intérêt si pressant & si tendre
A ce vieillard Chrétien votre cœur peut-il prendre?
Vous n'êtes point Chrétienne élevée en ces lieux,
Vous suivez dès long-temps la foi de mes ayeux.
Un vieillard qui succombe au poids de ses années,
Peut-il troubler ici vos belles destinées?
Cette aimable pitié qu'il s'attire de vous,
Doit se perdre avec moi dans des momens si doux.

ZAYRE.

Seigneur, si vous m'aimez, si je vous étais chere....

OROSMANE.

Si vous l'êtes! ah Dieu!

ZAYRE.

Souffrez que l'on differe...
Permettez que ces nœuds par vos mains assemblés...

OROSMANE.

Que dites-vous? ô ciel! Est-ce vous qui parlez,
Zayre?

ZAYRE.

Je ne puis foutenir fa colere :

OROSMANE.

Zayre !

ZAYRE.

Il m'eſt affreux, Seigneur, de vous déplaire.
Excuſez ma douleur... Non, j'oublie à la fois
Et tout ce que je ſuis, & tout ce que je dois.
Je ne puis ſoutenir cet aſpect qui me tue ;
Je ne puis... Ah ! ſouffrez que loin de votre vue,
Seigneur, j'aille cacher mes larmes, mes ennuis,
Mes vœux, mon déſeſpoir, & l'horreur où je ſuis.
(Elle ſort.)

SCÉNE VII.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

JE demeure immobile, & ma langue glacée
Se refuſe aux tranſports de mon ame offenſée.
Eſt-ce à moi que l'on parle ? Ai-je bien entendu ?
Eſt-ce moi qu'elle fuit ? ô ciel ! & qu'ai-je vu ?
Coraſmin, quel eſt donc ce changement extrême ?
Je la laiſſe échapper ; je m'ignore moi-même.

CO-

COR SMIN.

Vous seul causez son trouble, & vous vous en plaignez;
Vous accusez, Seigneur, un cœur où vous regnez.

OROSMANE.

Mais pourquoi donc ces pleurs, ces regrets, cette fuite,
Cette douleur si sombre en ses regards écrite?
Si c'était ce Français... Quel soupçon! quelle horreur!
Quelle lumiere affreuse a passé dans mon cœur!
Hélas! je repoussais ma juste défiance.
Un barbare, un esclave aurait cette insolence?
Cher ami, je verrais un cœur comme le mien
Réduit à redouter un esclave Chrétien?
Mais parle, tu pouvais observer son visage;
Tu pouvais de ses yeux entendre le langage:
Ne me déguise rien, mes feux sont-ils trahis?
Apprends-moi mon malheur...tu trembles,.. tu frémis.
C'en est assez,

CORASMIN,

Je crains d'irriter vos alarmes.
Il est vrai que ses yeux ont versé quelques larmes;
Mais, Seigneur, après tout, je n'ai rien observé
Qui doive...

OROSMANE.

A cet affront je serais réservé!...
Non, si Zayre, ami, m'avait fait cette offense,
Elle eût avec plus d'art trompé ma confiance.
Le déplaisir secret de son cœur agité,
Si ce cœur est perfide, aurait il éclaté?
Ecoute, garde-toi de soupçonner Zayre.
Mais, dis-tu, ce Français gémit, pleure, soupire;
Que

Que m'importe, après tout, le ſujet de ſes pleurs?
Qui ſait ſi l'amour même entre dans ſes douleurs?
Et qu'ai-je à redouter d'un eſclave infidelle
Qui demain pour jamais ſe va ſéparer d'elle?

CORASMIN.

N'avez-vous pas, Seigneur, permis, malgré nos loix,
Qu'il jouît de ſa vue une ſeconde fois?
Qu'il revînt en ces lieux?

OROSMANE.

Qu'il revînt! lui, ce traître?
Qu'aux yeux de ma maîtreſſe il osât reparaître!
Oui, je le lui rendrai; mais mourant, mais puni,
Mais verſant à ſes yeux le ſang qui m'a trahi,
Déchiré devant elle; & ma main dégoûtante
Confondrait dans ſon ſang le ſang de ſon amante.
Excuſe les tranſports de ce cœur offenſé;
Il eſt né violent; il aime; il eſt bleſſé.
Je connais mes fureurs, & je crains ma faibleſſe.
A des troubles honteux je ſens que je m'abaiſſe.
Non, c'eſt trop ſur Zayre arrêter un ſoupçon;
Non, ſon cœur n'eſt point fait pour une trahiſon:
Mais ne crois pas non plus que le mien s'aviliſſe
A ſouffrir des rigueurs, à gémir d'un caprice,
A me plaindre, à reprendre, à redonner ma foi:
Les éclairciſſemens ſont indignes de moi.
Il vaut mieux ſur mes ſens reprendre un juſte empire;
Il vaut mieux oublier juſqu'au nom de Zayre.

Allons,

Allons, que le Serrail soit fermé pour jamais ;
Que la terreur habite aux portes du Palais;
Que tout ressente ici le frein de l'esclavage.
Des Rois de l'Orient suivons l'antique usage.
On peut pour son esclave, oubliant sa fierté,
Laisser tomber sur elle un regard de bonté ;
Mais il est trop honteux de craindre une maîtresse:
Aux mœurs de l'Occident laissons cette bassesse.
Ce sexe dangereux qui veut tout asservir,
S'il régne dans l'Europe, ici doit obéir.

Fin du troisième Acte.

ACTE

ACTE IV.

SCÉNE PREMIÉRE.

ZAYRE, FATIME.

FATIME.

Que je vous plains, Madame, & que je vous admire!
C'est le Dieu des Chrétiens, c'est Dieu qui vous inſpire;
Il donnera la force à vos bras languiſſans,
De briſer des liens ſi chers & ſi puiſſans.

ZAYRE.

Eh! pourrai-je achever ce fatal ſacrifice?

FATIME.

Vous demandez ſa grace; il vous doit ſa juſtice:
De votre cœur docile il doit prendre le ſoin.

ZAYRE.

Jamais de ſon appui je n'eus tant de beſoin.

FATIME.

Si vous ne voyez plus votre auguſte famille,
Le Dieu que vous ſervez vous adopte pour fille;
Vous êtes dans ſes bras; il parle à votre cœur;
Et quand ce ſaint Pontife, organe du Seigneur,
Ne pourrait aborder dans ce Palais profane...

ZAYRE.

Ah! j'ai porté la mort dans le ſein d'Oroſmane.

J'ai

J'ai pu désespérer le cœur de mon amant:
Quel outrage, Fatime, & quel affreux moment!
Mon Dieu, vous l'ordonnez; j'eusse été trop heureuse.

FATIME.

Quoi! vous regretteriez cette chaîne honteuse?
Hazarder la victoire, ayant tant combattu!

ZAYRE.

Victoire infortunée! inhumaine vertu!
Non, tu ne connais pas ce que je sacrifie.
Cet amour si puissant, ce charme de ma vie,
Dont j'espérais, hélas! tant de felicité,
Dans toute son ardeur n'avait point éclaté.
Fatime, j'offre à Dieu mes blessures cruelles;
Je mouille devant lui de larmes criminelles
Ces lieux, où tu m'as dit qu'il choisit son séjour;
Je lui crie en pleurant: ote-moi mon amour,
Arrache-moi mes vœux; remplis-moi de toi-même:
Mais, Fatime, à l'instant les traits de ce que j'aime,
Ces traits chers & charmans que toujours je revoi,
Se montrent dans mon ame entre le ciel & moi.
Hé bien, race des Rois, dont le ciel me fit naître,
Pere, mere, Chrétiens, vous, mon Dieu, vous, mon Maître,
Vous, qui de mon amant me privez aujourd'hui,
Terminez donc mes jours qui ne sont plus pour lui:
Que j'expire innocente; & qu'une main si chere
De ces yeux qu'il aimait ferme au moins la paupiere.
Ah! que fait Orosmane? Il ne s'informe pas
Si j'attends loin de lui la vie ou le trépas?
Il me fuit; il me laisse; & je n'y peux survivre.

FATIME.

Quoi! vous, fille des Rois que vous prétendez suivre,

Vous, dans les bras d'un Dieu votre éternel appui....

ZAYRE.

Eh! pourquoi mon amant n'eſt il pas né pour lui?
Oroſmane eſt-il fait pour être ſa victime?
Dieu pourrait il haïr un cœur ſi magnanime,
Généreux, bienfaiſant, juſte plein de vertus?
S'il était né Chrétien, que ſerait il de plus?
Et plût à Dieu du moins que ce ſaint interpréte,
Ce Miniſtre ſacré que mon ame ſouhaite,
Du trouble où tu me vois vînt bientot me tirer
Je ne ſais; mais enfin j'oſe encore eſpérer
Que ce Dieu dont cent fois on m'a peint la clémence,
Ne reprouverait point une telle alliance.
Peut-être, de Zayre en ſecret adoré,
Il pardonne au combat de ce cœur déchiré;
Peut être, en me laiſſant au trône de Syrie,
Il ſoutiendrait par moi les Chrétiens de l'Aſie.
Fatime, tu le ſais, ce puiſſant Saladin
Qui ravit à mon ſang l'Empire du Jourdain,
Qui fit, comme Oroſmane, admirer ſa clémence,
Au ſein d'une Chrétienne il avait pris naiſſance.

FATIME.

Ah! ne voyez-vous pas que pour vous conſoler....

ZAYRE.

Laiſſe-moi; je vois tout; je meurs ſans m'aveugler;
Je vois que mon Pays, mon ſang, tout me condamne:
Que je ſuis Luſignan; que j'adore Oroſmane;
Que mes vœux, que mes jours à ſes jours ſont liés.
Je voudrais quelque fois me jetter à ſes pieds;
De tout ce que je ſuis, faire un aveu ſincere.

FATIME.

Songez que cet aveu peut perdre votre frere,

Ex-

Expose les Chrétiens qui n'ont que vous d'appui,
Et va trahir le Dieu qui vous rappelle à lui.

ZAYRE.

Ah! si tu connaissais le grand cœur d'Orosmane!

FATIME.

Il est le protecteur de la Loi Musulmane,
Et plus il vous adore, & moins il peut souffrir
Qu'on vous ose annoncer un Dieu qu'il doit haïr.
Le Pontife à vos yeux en secret va se rendre;
Et vous avez promis....

ZAYRE.

Hé bien, il faut l'attendre.
J'ai promis, j'ai juré de garder ce secret;
Hélas! qu'à mon amant je le tais à regret!
Et pour comble d'horreur, je ne suis plus aimée!

SCÉNE II.

ZAYRE, OROSMANE.

OROSMANE.

MAdame, il fut un temps où mon ame charmée,
Ecoutant sans rougir des sentimens trop chers,
Se fit une vertu de languir dans vos fers:
Je croyais être aimé, Madame; & votre Maître
Soupirant à vos pieds, devait s'attendre à l'être.
Vous ne m'entendrez point, amant faible & jaloux,
En reproches honteux éclater contre vous.
Cruellement blessé, mais trop fier pour me plaindre,

Trop généreux, trop grand pour m'abaiſſer à feindre ;
Je viens vous déclarer que le plus froid mépris
De vos caprices vains ſera le digne prix.
Ne vous préparez point à tromper ma tendreſſe,
A chercher des raiſons dont la flatteuſe adreſſe
A mes yeux éblouis colorant vos refus,
Vous ramene un amant qui ne vous connaît plus,
Et qui craignant ſur-tout qu'à rougir on l'expoſe,
D'un refus outrageant veut ignorer la cauſe :
Madame, c'en eſt fait ; une autre va monter
Au rang que mon amour vous daignait préſenter ;
Une autre aura des yeux, & va du moins connaître
De quel prix mon amour & ma main devaient être.
Il pourra m'en coûter ; mais mon cœur s'y réſout :
Apprenez qu'Oroſmane eſt capable de tout ;
Que j'aime mieux vous perdre, &, loin de votre vue,
Mourir déſeſpéré de vous avoir perdue,
Que de vous poſſeder, s'il faut qu'à votre foi
Il en coûte un ſoupir qui ne ſoit pas pour moi.
Allez, mes yeux jamais ne reverront vos charmes.

ZAYRE.

Tu m'as donc tout ravi, Dieu, témoin de mes larmes ;
Tu veux commander ſeul à mes ſens éperdus....
Hê bien, puiſqu'il eſt vrai que vous ne m'aimez plus,
Seigneur ....

OROSMANE.

Il eſt trop vrai que l'honneur me l'ordonne ;
Que je vous adorais ; que je vous abandonne ;
Que je renonce à vous ; que vous le deſirez ;
Que ſous un autre loi... Zayre, vous pleurez ?

ZAYRE.

Ah ! Seigneur, ah ! du moins gardez de jamais croire
Que du rang d'un Soudan je regrette la gloire.

Je ſais qu'il faut vous perdre, & mon ſort l'a voulu.
Mais, Seigneur, mais mon cœur ne vous eſt pas connu;
Me puniſſe à jamais ce ciel qui me condamne,
Si je regrette rien que le cœur d'Oroſmane!

OROSMANE.

Zayre, vous m'aimez?

ZAIRE.

Dieu! ſi je l'aime, hélas!

OROSMANE.

Quel caprice étonnant que je ne conçois pas!
Vous m'aimez! Et pourquoi vous forcez-vous, cruelle,
A déchirer le cœur d'un amant ſi fidelle?
Je me connaiſſais mal; oui, dans mon déſeſpoir,
J'avais cru ſur moi-même avoir plus de pouvoir:
Va, mon cœur eſt bien loin d'un pouvoir ſi funeſte.
Zayre, que jamais la vengeance céleſte
Ne donnne à ton amant, enchaîné ſous ta loi,
La force d'oublier l'amour qu'il a pour toi!
Qui, moi? que ſur mon trône une autre fut placée!
Non, je n'en eus jamais la fatale penſée:
Pardonne à mon courroux, à mes ſens interdits,
Ces dédains affectés, & ſi bien démentis;
C'eſt le ſeul déplaiſir que jamais dans ta vie
Le ciel aura voulu que ta tendreſſe eſſuie.
Je t'aimerai toujours... Mais d'où vient que ton cœur;
En partageant mes feux, differe mon bonheur?
Parle, était-ce un caprice? eſt-ce crainte d'un Maître,
D'un Soudan, qui pour toi veut renoncer à l'être?
Serait-ce un artifice? Epargne-toi ce ſoin;
L'art n'eſt pas fait pour toi, tu n'en as pas beſoin.
Qu'il ne ſouille jamais le ſaint nœud qui nous lie:
L'art le plus innocent tient de la perfidie.

Je n'en connus jamais ; & mes ſens déchirés,
Pleins d' un amour ſi vrai...

ZAYRE.

Vous me déſeſpérez.
Vous m'êtes cher ſans doute ; & ma tendreſſe extrême
Eſt le comble des maux pour ce cœur qui vous aime.

OROSMANE.

O ciel ! expliquez-vous. Quoi ! toujours me troubler !
Se peut-il ?...

ZAYRE.

Dieu puiſſant, que ne puis-je parler !

OROSMANE.

Quel étrange ſecret me cachez-vous, Zayre ?
Eſt-il quelque Chrétien qui contre moi conſpire ?
Me trahit-on ? Parlez,

ZAYRE.

Eh ! peut-on vous trahir ?
Seigneur, entr'eux & vous, vous me verriez courir.
On ne vous trahit point; pour vous rien n'eſt à craindre:
Mon malheur eſt pour moi ; je ſuis la ſeule à plaindre.

OROSMANE.

Vous à plaindre, grand Dieu !

ZAYRE.

Souffrez qu'à vos genoux
Je demande en tremblant une grace de vous.

OROSMANE.

Une grace ! ordonnez, & demandez ma vie.

ZAYRE.

Plût au ciel qu'à vos jours la mienne fût unie !
Oroſmane...Seigneur...permettez qu'aujourd'hui,
Seule, loin de vous-même, & toute à mon ennui,
D'un œil plus recueilli contemplant ma fortune,

Je cache à votre oreille une plainte importune....
Demain tous mes secrets vous seront révélés.

OROSMANE.

De quelle inquiétude, ô ciel! vous m' accablez!
Pouvez- vous?...

ZAYRE.

Si pour moi l'amour vous parle encore,
Ne me refusez pas la grace que j'implore.

OROSMANE.

Hé bien, il faut vouloir tout ce que vous voulez;
J'y consens: il en coûte à mes sens désolés.
Allez, souvenez-vous que je vous sacrifie
Les momens les plus beaux, les plus chers de ma vie.

ZAYRE.

En me parlant ainsi, vous me percez le cœur.

OROSMANE.

Hé bien, vous me quittez, Zayre?

ZAYRE.

Hélas! Seigneur!

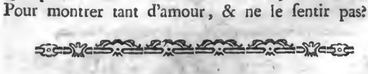
SCÉNE III.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

AH! c'est trop tôt chercher ce solitaire asyle;
C' est trop tôt abuser de ma bonté facile;
Et plus j'y pense, ami, moins je puis concevoir
Le sujet si caché de tant de désespoir.

Quoi donc! par ma tendresse élevée à l'Empire,
Dans le sein du bonheur que son ame desire,
Près d'un amant qu'elle aime, & qui brûle à ses pieds,
Ses yeux remplis d'amour, de larmes sont noyés!
Je suis bien indigné de voir tant de caprices.
Mais moi-même, après tout, eus-je moins d'injustices?
Ai-je été moins coupable à ses yeux offensés?
Est-ce à moi de me plaindre? on m'aime; c'est assez.
Il me faut expier par un peu d'indulgence
De mes transports jaloux l'injurieuse offense.
Je me rends: je le vois, son cœur est sans détours;
La nature naïve anime ses discours;
Elle est dans l'âge heureux où regne l'innocence;
A sa sincérité je dois ma confiance.
Elle m'aime sans doute; oui, j'ai lu devant toi,
Dans ses yeux attendris, l'amour qu'elle a pour moi;
Et son ame éprouvant cette ardeur qui me touche,
Vingt fois pour me le dire a volé sur sa bouche.
Qui peut avoir un cœur assez traître, assez bas
Pour montrer tant d'amour, & ne le sentir pas?



SCÉNE IV.

OROSMANE, CORASMIN, MÉLÉDOR.

MÉLÉDOR.

Cette lettre, Seigneur, à Zayre adressée,
Par vos Gardes saisie, & dans mes mains laissée,

ORO-

OROSMANE.

Donne ... qui la portait?... Donne.

MÉLÉDOR.

Un de ces Chrétiens
Dont vos bontés, Seigneur, ont brisé les liens:
Au Serrail en secret il allait s'introduire:
On l'a mis dans les fers.

OROSMAME.

Hélas! que vais-je lire;
Laisse-nous ... Je frémis.

SCÉNE V.

OROSMANE, CORASMIN

CORASMIN.

CEtte lettre, Seigneur;
Pourra vous éclaircir, & calmer votre cœur.

OROSMANE.

Ah! lisons, Ma main tremble, & mon ame étonnée
Prévoit que ce billet contient ma destinée.
Lisons....“ Chere Zayre, il est temps de nous voir,
„ Il est vers la Mosquée une secrette iusse,
„ Où vous pouvez, sans bruit & sans être apperçue,
„ Tromper vos surveillans, & remplir notre espoir:
„ Il faut tout hazarder. Vous connaissez mon zele;
„ Je vous attends: je meurs, si vous n'êtes fidéle.

Hé

Hé bien, cher Corasmin, que dis-tu ?

CORASMIN.

Moi, Seigneur ?

Je suis épouvanté de ce comble d'horreur.

OROSMANE.

Tu vois comme on me traite ?

CORASMIN.

O trahison horrible !

Seigneur, à cet affront vous êtes insensible ?
Vous, dont le cœur tantôt sur un simple soupçon,
D'une douleur si vive a reçu le poison ?
Ah ! sans doute l'horreur d'une action si noire
Vous guérit d'un amour qui blessait votre gloire.

OROSMANE.

Cours chez elle à l'instant ; va, vole, Corasmin ;
Montre-lui cet écrit.... qu'elle tremble ... & soudain
De cent coups de poignard que l'infidelle meure :
Mais avant de frapper ... Ah ! cher ami, demeure,
Demeure ; il n'est pas temps. Je veux que ce Chrétien,
Devant elle amené... Non... je ne veux plus rien !...
Je me meurs ... je succombe à l'excès de ma rage.

CORASMIN.

On ne reçut jamais un si sanglant outrage.

OROSMANE.

Le voilà donc connu, ce secret plein d'horreur,
Ce secret qui pesait à son infame cœur !
Sous le voile emprunté d'une crainte ingénue,
Elle veut quelque temps se soustraire à ma vue ;
Je me fais cet effort ; je la laisse sortir ;
Elle part en pleurant .... & c'est pour me trahir !
Quoi ! Zayre !

CO-

CORASMIN.

Tout ſert à redoubler ſon crime:
Seigneur, n'en ſoyez pas l'innocente victime;
Et de vos ſentimens rappellant la grandeur....

OROSMANE.

C'eſt-là ce Néreſtan, ce Héros plein d'honneur,
Ce Chrétien ſi vanté, qui rempliſſait Solime
De ce faſte impoſant de ſa vertu ſublime?
Je l'admirais moi-même; & mon cœur combattu,
S'indignait qu'un Chrétien m'égalât en vertu.
Ah! qu'il va me payer ſa fourbe abominable!
Mais Zayre, Zayre eſt cent fois plus coupable.
Une eſclave Chrétienne, & que j'ai pu laiſſer
Dans le plus vils emplois languir, ſans l'abaiſſer;
Une eſclave! Elle fait ce que j'ai fait pour elle.
Ah! malheureux!

CORASMIN.

Seigneur, ſi vous ſouffrez mon zele;
Si, parmi les horreurs qui doivent vous troubler,
Vous vouliez....

OROSMANE.

Oui, je veux la voir & lui parler.
Allez, volez, eſclave, & m'amenez Zayre.

CORASMIN.

Hèlas! en cet état que pourrez-vous lui dire?

OROSMANE.

Je ne ſais, cher ami; mais je pretends la voir.

CORASMIN.

Ah! Seigneur, vous allez, dans votre déſeſpoir,
Vous plaindre, menacer, faire couler ſes larmes,
Vos bontés contre vous lui donneront des armes;

Et

Et votre cœur séduit, malgré tous vos soupçons,
Pour la justifier cherchera des raisons.
M'en croirez-vous? cachez cette lettre à sa vue;
Prenez, pour la lui rendre, une main inconnue:
Par là, malgré la fraude & les déguisemens,
Vous yeux démêleront ses secrets sentimens,
Et des plis de son cœur verront tout l'artifice.

OROSMANE.

Penses-tu qu'en effet Zayre me trahisse?....
Allons, quoi qu'il en soit, je vais tenter mon sort,
Et pousser la vertu jusqu'au dernier effort;
Je veux voir à quel point une femme hardie
Saura de son côté pousser la perfidie.

CORASMIN.

Seigneur, je crains pour vous ce funeste entretien.
Un cœur tel que le vôtre ....

OROSMANE.

Ah! n'en redoute rien:
A son exemple, hélas! ce cœur ne saurait feindre;
Mais j'ai la fermeté de savoir me contraindre.
Oui, puisqu'elle m'abaisse à connaître un rival....
Tiens, reçois ce billet, à tous trois si fatal,
Va, choisis pour le rendre un esclave fidelle;
Mets en de sûres mains cette lettre cruelle;
Va, cours.... Je ferai plus, j'éviterai ses yeux:
Qu'elle n'approche pas.... C'est elle, justes cieux!

SCÈ-

SCÉNE VI.

OROSMANE, ZAYRE, CORASMIN.

ZAYRE.

Seigneur, vous m'étonnez: quelle raison soudaine,
Quel ordre si pressant près de vous me ramene?

OROSMANE.

Hé bien, Madame, il faut que vous m'éclaircissiez:
Cet ordre est important plus que vous ne croyez.
Je me suis consulté .... Malheureux l'un par l'autre,
Il faut régler d'un mot & mon sort & le vôtre.
Peut être qu'en effet ce que j'ai fait pour vous,
Mon orgueil oublié, mon sceptre à vos genoux,
Mes bienfaits, mon respect, mes soins, ma confiance,
Ont arraché de vous quelque reconnaissance.
Votre cœur, par un Maître attaqué chaque jour,
Vaincu par mes bienfaits, crut l'être par l'amour:
Dans votre ame, avec vous il est temps que je lise;
Il faut que ses replis s'ouvrent à ma franchise.
Jugez-vous; répondez avec la vérité
Que vous devez au moins à ma sincérité.
Si de quelqu'autre amour l'invincible puissance
L'emporte sur mes soins, ou même les balance,
Il faut me l'avouer, & dans ce même instant
Ta grace est dans mon cœur: prononce; elle t'attend.
Sacrifie à ma foi l'insolent qui t'adore;
Songe que je te vois, que je te parle encore:

Que

Que ma foudre à ta voix pourra se détourner ;
Que c'est le seul moment où je peux pardonner.

ZAYRE.

Vous, Seigneur ! vous osez me tenir ce langage ?
Vous, cruel ?.... Apprenez que ce cœur qu'on outrage,
Et que par tant d'horreurs le ciel veut éprouver,
S'il ne vous aimait pas, est nè pour vous braver.
Je ne crains rien ici que ma funeste flamme ;
N'imputez qu'à ce feu qui brûle encor mon ame,
N'imputez qu'à l'amour que je dois oublier,
La honte où je descends de me justifier.
J'ignore si le ciel qui m'a toujours trahie.
A destiné pour vous ma malheureuse vie ;
Quoiqu'il puisse arriver, je jure par l'honneur,
Qui, non moins que l'amour, est gravé dans mon cœur,
Je jure que Zayre à soi-même rendue,
Des Rois les plus puissans détesterait la vue ;
Que tout autre, après vous, me serait odieux.
Voulez-vous plus savoir, & me connaître mieux ?
Voulez-vous que ce cœur à l'amertume en proie,
Ce cœur désespéré devant vous se déploie :
Sachez donc qu'en secret il pensait, malgré lui,
Tout ce que devant vous il déclare aujourd'hui ;
Qu'il soupirait pour vous, avant que vos tendresses
Vinssent justifier mes naissantes faiblesses,
Qu'il prévint vos bienfaits ; qu'il brûlait à vos pieds ;
Qu'il vous aimait enfin, lorsque vous m'ignoriez ;
Qu'il n'eut jamais que vous, n'aura que vous pour Maître :
J'en atteste le ciel, que j'offense peut-être ;
Et si j'ai mérité son éternel courroux,
Si mon cœur fut coupable, ingrat ! c'était pour vous.

ORO-

OROSMANE.

Quoi ! des plus tendres feux sa bouche encor m'assure;
Quel excès de noirceur ! Zayre !... ah ! la parjure.
Quand de sa trahison j'ai la preuve en ma main !

ZAYRE.

Que dites-vous ? Quel trouble agite votre sein ?

OROSMANE.

Je ne suis point troublé. Vous m'aimez?

ZAYRE.

Votre bouche
Peut-elle me parler avec ce ton farouche
D'un feu si tendrement déclaré chaque jour?
Vous me glacez de crainte, en me parlant d'amour.

OROSMANE.

Vous m'aimez ;

ZAYRE.

Vous pouvez douter de ma tendresse ?
Mais, encore une fois, quelle fureur vous presse ?
Quels regards effrayans vous me lancez ! Helas !
Vous doutez de mon cœur ?

OROSMANE.

Non, je n'en doute pas.
Allez, rentrez, Madame.

SCÉNE VII.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

AMi, sa perfidie
Au comble de l'horreur ne s'est pas dementie;
Tranquille dans le crime, & fausse avec douceur,
Elle a jusques au bout soutenu sa noirceur.
As-tu trouvé l'Esclave? As-tu servi ma rage?
Connaîtrai-je à la fois son crime & mon outrage?

CORASMIN.

Oui, je viens d'obèir; mais vous ne pouvez pas
Soupirer désormais pour ses traîtres appas;
Vous la verrez sans doute avec indifférence,
Sans que le repentir succede à la vengeance,
Sans que l'amour sur vous en repousse les traits.

OROSMANE.

Corasmin, je l'adore encor plus que jamais.

CORASMIN.

Vous. ô ciel! vous!

OROSMANE.

Je vois un rayon d'espérance:
Cet odieux Chrétien, l'eleve de la France.
Est jeune, impatient, léger, présomptueux;
Il peut croire aisément ses téméraires vœux;
Son amour indiscret, & plein de confiance,

Au-

ura de ses soupirs hazardé l'insolence;
Un regard de Zayre aura pu l'aveugler;
Sans doute il est aisé de s'en laisser troubler;
Il croit qu'il est aimé: c'est lui seul qui m'offense.
Peut-être ils ne sont point tous deux d'intelligence;
Zayre n'a point vu ce billet criminel,
Et j'en croyais trop tôt mon déplaisir mortel.
Corasmin, écoutez.... Dès que la nuit plus sombre,
Aux crimes des mortels viendra prêter son ombre;
Si-tôt que ce Chrétien chargé de mes bienfaits,
Nérestan, paraîtra sous les murs du Palais,
Ayez soin qu'à l'instant la Garde le saisisse;
Qu'on prépare pour lui le plus honteux supplice,
Et que, chargé de fers, il me soit présenté:
Laissez, sur-tout, laissez Zayre en liberté,
Tu vois mon cœur, tu vois à quel excès je l'aime;
Ma fureur est plus grande, & j'en tremble moi-même.
J'ai honte des douleurs où je me suis plongé.
Mais malheur aux ingrats qui m'auront outragé!

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCÉNE PREMIÉRE.

OROSMANE, CORASMIN, UN ESCLAVE.

OROSMANE, *à l'Esclave.*

On l'a fait avertir; l'ingrate va paraître.
Songe que dans tes mains est le sort de ton Maître.
Donne-lui le billet de ce traître Chrétien.
Rends-moi compte de tout. Examine-la bien.
Porte-moi sa réponse. On approche.... c'est elle.
(*à Corasmin.*)
Viens, d'un malheureux Prince ami tendre & fidelle,
Viens m'aider à cacher ma rage & mes ennuis.

SCÉNE II.

ZAYRE, FATIME, L'ESCLAVE.

ZAYRE.

Eh! qui peut me parler dans l'état où je suis?
A tant d'horreurs, hélas! qui pourra me soustraire?
Le Serrail est fermé. Dieu! si c'était mon frere!

Si

Si la main de ce Dieu, pour soutenir ma foi,
Par des chemins cachés le conduisait vers moi!
Quel Esclave inconnu se présente à ma vue!

L' ESCLAVE.

Cette lettre en secret en mes mains parvenue,
Pourra vous assurer de ma fidélité.

ZAYRE.

Donne. *(Elle lit.)*

FATIME, *à part, pendant que Zayre lit.*

Dieu tout puissant, éclate en ta bonté;
Fais descendre ta grace en ce séjour profane;
Arrache ma Princesse au barbare Orosmane.

ZAYRE, *à Fatime.*

Je voudrais te parler.

FATIME, *à l'Esclave.*

Allez, retirez-vous;
On vous rappellera; soyez prêt. Laissez-nous.

SCÉNE III.

ZAYRE, FATIME.

ZAYRE.

Lis ce billet, hélas! dis-moi ce qu'il faut faire.
Je voudrais obéir aux ordres de mon frere.

FATIME.

Dites plutôt, Madame, aux ordres éternels
D'un Dieu qui vous demande aux pieds de ses Autels.
Ce n'est point Nérestan, c'est Dieu qui vous appelle.

ZAYRE.

Je le fais; à sa voix je ne suis point rébelle;
J'en ai fait le serment; mais puis-je m'engager,
Moi, les Chrétiens, mon frere, en un si grand danger?

FATIME.

Ce n'est point le danger dont vous êtes troublée;
Votre amour parle seul à votre ame ébranlée:
Je connais votre cœur; il penserait comme eux,
Il hazarderait tout, s'il n'était amoureux.
Ah! connaissez du moins l'erreur qui vous engage;
Vous tremblez d'offenser l'amant qui vous outrage,
Quoi! ne voyez-vous pas toutes ses cruautes,
Et l'ame d'un tartare à travers ses bontés?
Ce tigre encor farouche au sein de sa tendresse,
Même en vous adorant, menaçait sa maîtresse...
Et votre cœur encor ne peut s'en détacher!
Vous soupirez pour lui?

ZAYRE.

Qu'ai-je à lui reprocher?
C'est moi qui l'offensais, moi, qu'en cette journée
Il a vu souhaiter ce fatal hymenée:
Le trône était tout prêt; le Temple était paré;
Mon amant m'adorait; & j'ai tout différé.
Moi, qui devais ici trembler sous sa puissance,
J'ai de ses sentimens bravé la violence;
J'ai soumis son amour: il fait ce que je veux;
Il m'a sacrifié ses transports amoureux.

FATIME.

Ce malheureux amour dont votre ame est blessée,
Peut-il en ce moment remplir votre pensée?

ZA-

ZAYRE.

Ah ! Fatime, tout ſert à me déſeſpérer.
Je ſais que du Serrail rien ne me peut tirer:
Je voudrais des Chrétiens voir l'heureuſe contrée,
Quitter ce lieu funeſte à mon âme égarée;
Et je ſens qu'à l'inſtant, prompte à me démentir,
Je fais des vœux ſecrets pour n'en jamais ſortir.
Quel état ! quel tourment ! Non, mon ame inquiéte
Ne ſait ce qu'elle doit, ni ce qu'elle ſouhaite:
Une terreur affreuſe eſt tout ce que je ſens.
Dieu, détourne de moi ces noirs preſſentimens;
Prends ſoin de nos Chrétiens, & veille ſur mon frere;
Prends ſoin du haut des cieux d'une tête ſi chere.
Oui, je le vais trouver, je lui vais obéir:
Mais dès que de Solime il aura pu partir,
Par ſon abſence alors à parler enhardie,
J'apprends à mon amant le ſecret de ma vie,
Je lui dirai le culte où mon cœur eſt lié:
Il lira dans ce cœur; il en aura pitié.
Mais duſſai-je au ſupplice être ici condamnée,
Je ne trahirai point le ſang dont je ſuis née.
Va, tu peux amener mon cher frere en ces lieux.
Rappelle cet Eſclave.

SCÉNE IV.

ZAYRE, *seule.*

O Dieu de mes ayeux?
Dieu de tous mes parens, de mon malheureux pere,
Que ta main me conduise, & que ton œil m'éclaire!

SCÉNE V.

ZAYRE, L'ESCLAVE.

ZAYRE.

ALlez dire au Chrétien qui marche sur vos pas,
Que mon cœur aujourd'hui ne le trahira pas;
Que Fatime en ces lieux va bientôt l'introduire.
(*A part.*)
Allons, rassure-toi, malheureuse Zayre.

SCÉ-

SCÉNE VI.

OROSMANE, CORASMIN, L'ESCLAVE.

OROSMANE.

Que ces momens, grand Dieu! ſont lents pour
ma fureur!
(*A l'Eſclave.*)
Hé bien, que t'a-t-on dit? Réponds; parle.

L' ESCLAVE.

Seigneur,
On n'a jamais ſenti de ſi vives alarmes.
Elle a pâli, tremblé; ſes yeux verſaient des larmes:
Elle m'a fait ſortir; elle m'a rappellé;
Et d'une voix tremblante, & d'un cœur tout troublé,
Près de ces lieux, Seigneur, elle a promis d'attendre
Celui qui cette nuit à ſes yeux doit ſe rendre.

OROSMANE.

(*A l'Eſclave.*) (*A Coraſmin.*)
Allez, il me ſuffit. Ote-toi de mes yeux;
Laiſſe-moi: tout mortel me devient odieux.
Laiſſe-moi ſeul, te dis-je, à ma fureur extrême:
Je hais le monde entier; je m'abhorre moi-même.

SCÉNE VII.

OROSMANE, *seul.*

OU suis-je?ô ciel! où suis-je?Où portai-je mes vœux?
Zayre! Nérestan!... couple ingrat! couple affreux!
Traîtres! arrachez-moi ce jour que je respire,
Ce jour souillé par vous... misérable Zayre.
Tu ne jouiras pas... Corasmin, revenez.

SCÉNE VIII.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

AH! trop cruel ami, quoi! vous m'abandonnez?
Venez. A-t-il paru ce rival, ce coupable?

CORASMIN.

Rien ne paraît encor.

OROSMANE.

O nuit! nuit effroyable!
Peux-tu prêter ton voile à de pareils forfaits?
Zayre!... L'infidelle!... après tant de bienfaits...
J'aurais d'un œil serein, d'un front inaltérable,
Contemplé de mon rang la chûte épouvantable;
J'aurais su, dans l'horreur de la captivité,

Con-

Conſerver mon courage & ma tranquillité :
Mais me voir à ce point trompé par ce que j'aime! :.

CORASMIN.

Eh! que prétendez-vous dans cette horreur extrême?
Quel eſt votre deſſein?

OROSMANE.

N'entends-tu pas des cris?

CORASMIN.

Seigneur....

OROSMANE.

Un bruit affreux a frappé mes eſprits.
On vient.

CORASMIN.

Non, juſqu'ici nul mortel ne s'avance:
Le Serrail eſt plongé dans un profond ſilence:
Tout dort; tout eſt tranquille, & l'ombre de la nuit...:

OROSMANE.

Hélas! le crime veille, & ſon horreur me ſuit.
A ce coupable excès porter ſa hardieſſe!
Tu ne connaiſſais pas mon cœur & ma tendreſſe,
Combien je t'adorais. Quels feux! Ah! Coraſmin,
Un ſeul de ſes regards aurait fait mon deſtin:
Je ne puis être heureux, ni ſouffrir que par elle.
Prends pitié de ma rage. Oui, cours... Ah! la cruelle!

CORASMIN.

Eſt-ce vous qui pleurez, vous, Oroſmane? O cieux!

OROSMANE.

Voilà les premiers pleurs qui coulent de mes yeux.
Tu vois mon ſort; tu vois la honte où je me livre:
Mais ces pleurs ſont cruels, & la mort va les ſuivre.
Plains Zayre; plains-moi. L'heure approche: ces pleurs,

Du

Du ſang qui va couler, ſont les avant-coureurs.

CORASMIN.

Ah! je tremble pour vous.

OROSMANE.

Frémis de mes ſouffrances;
Frémis de mon amour; frémis de mes vengeances.
Approche, viens; j'entends.... Je ne me trompe pas.

CORASMIN.

Sous les murs du Palais quelqu'un porte ſes pas.

OROSMANE.

Va ſaiſir Néreſtan, va, dis-je; qu'on l'enchaîne;
Que tout chargé de fers, à mes yeux on l'entraîne.

SCÉNE IX.

OROSMANE, ZAYRE, FATIME.

ZAYRE, *marchant pendant la nuit dans l'enfoncement du théâtre.*

Viens, Fatime,

OROSMANE.

Qu'entends-je? Eſt-ce là cette voix
Dont les ſons enchanteurs m'ont ſéduit tant de fois?
Cette voix qui trahit un feu ſi légitime?
Cette voix infidelle, & l'organe du crime?
Perfide!... Vengeons-nous... Quoi! c'eſt elle? ... O deſtin!

(*Il tire ſon poignard.*)

Zayre: ah! Dieu! ... Ce fer échappe de ma main,

ZAYRE, *à Fatime.*

C'est ici le chemin; viens, soutiens mon courage.

FATIME.

Il va venir.

OROSMANE.

Ce mot me rend toute ma rage.

ZAYRE.

Je marche en frissonnant; mon cœur est éperdu....
Est-ce vous, Nérestan, que j'ai tant attendu?

OROSMANE, *courant à Zayre.*

C'est moi que tu trahis: tombe à mes pieds, parjure,

ZAYRE, *tombant dans la coulisse.*

Je me meurs, ô mon Dieu!

OROSMANE.

J'ai vengé mon injure,
Otons-nous de ces lieux.... Je ne puis... Qu'ai-je fait?...
Rien que de juste.... Allons, j'ai puni son forfait.
Ah! voici son amant, que mon destin m'envoie
Pour remplir ma vengeance & ma cruelle joie.

SCÉNE X. & derniere.

OROSMANE, ZAYRE, NÉRESTAN, CORASMIN, FATIME, ESCLAVES.

OROSMANE.

APproche, malhereux, qui viens de m'arracher,
De m'ôter pour jamais ce qui me fut si cher;

Mé-

Méprisable ennemi, qui fais encor paraître
L'audace d'un Héros avec l'ame d'un traître,
Tu m'imposais ici pour me déshonorer :
Va, le prix en est prêt ; tu peux t'y préparer.
Tes maux vont égaler les maux où tu m'exposes,
Et ton ingratitude, & l'horreur que tu causes.
Avez-vous ordonné son supplice ?

CORASMIN.

Oui, Seigneur.

OROSMANE.

Il commence déja dans le fond de ton cœur.
Tes yeux cherchent par-tout, & demandent encore
La perfide qui t'aime, & qui me déshonore.
Regarde, elle est ici.

NÉRESTAN.

Que dis-tu ? Quelle erreur !

OROSMANE.

Regarde-la, te dis-je.

NÉRESTAN.

Ah ! que vois-je ; Ah ! ma sœur !
Zayre !... Elle n'est plus ! Ah ! monstre ! Ah ! jour
horrible !

OROSMANE.

Sa sœur ! Qu'ai-je entendu ; Dieu ! serait-il possible ?

NÉRESTAN.

Barbare, il est trop vrai : viens épuiser mon flanc
Du reste infortuné de cet auguste sang.
Lusignan, ce vieillard, fut son malheureux pere ;
Il venait dans mes bras d'achever sa misere ;
Et d'un pere expiré j'apportais en ces lieux
La volonté derniere & les derniers adieux.
Je venais, dans un cœur trop faible & trop sensible,

Rap-

Rappeller des Chrétiens le culte incorruptible.
Hélas! elle offensait notre Dieu, notre Loi,
Et ce Dieu la punit d'avoir brûlé pour toi.

OROSMANE.

Zayre!.... Elle m'aimait? Est-il bien vrai, Fatime?
Sa sœur!.... J'étais aimé?

FATIME.

Cruel! voilà son crime.
Tygre altéré de sang, tu viens de massacrer
Celle qui, malgré soi, constante à t'adorer,
Se flattait, espérait que le Dieu de ses peres
Recevrait le tribut de ses larmes sinceres;
Qu'il verrait en pitié cet amour malheureux;
Que peut-être il voudrait vous réunir tous deux.
Hélas! à cet excès son cœur l'avait trompée;
De cet espoir trop tendre elle était occupée:
Tu balançais son Dieu dans son cœur alarmé.

OROSMANE.

Tu m'en as dit assez. O ciel! j'étais aimé?
Va, je n'ai pas besoin d'en savoir davantage....

NÉRESTAN.

Cruel! qu'attends-tu donc pour assouvir ta rage?
Il ne reste que moi de ce sang glorieux
Dont ton pere & ton bras ont inondé ces lieux.
Réjoins un malheureux à sa triste famille,
Au Héros dont tu viens d'assassiner la fille.
Tes tourmens sont-ils prêts? Je puis braver tes coups;
Tu m'as fait éprouver le plus cruel de tous.
Mais la soif de mon sang qui toujours te dévore,
Permet-elle à l'honneur de te parler encore?
En m'arrachant le jour, souviens-toi des Chrétiens
Dont tu m'avais juré de briser les liens.

Dans ſa férocité, ton cœur impitoyable
De ce trait généreux ſerait il bien capable?
Parle; à ce prix encor je bénis mon trépas.

OROSMANE, *allant vers le corps de Zayre.*

Zayre!

CORASMIN.

Hélas! Seigneur, où portez vous vos pas?
Rentrez; trop de douleur de votre ame s'empare.
Souffrez que Néreſtan....

NÉRESTAN.

Qu'ordonnes-tu, babare?

OROSMANE, *après une longue pauſe.*

Qu'on détache ſes fers. Ecoutez, Coraſmin;
Que tous ſes Compagnons ſoient délivrés ſoudain;
Aux malheureux Chrétiens prodiguez mes largeſſes;
Comblés de mes bienfaits, chargés de mes richeſſes,
Juſqu'au port de Joppé vous conduirez leurs pas.

CORASMIN.

Mais, Seigneur....

OROSMANE.

Obéis, & ne réplique pas.
Vole, & ne trahis point la volonté ſuprême
D'un Soudan qui commande, & d'un ami qui t'aime:
Va, ne perds point de temps; ſors; obéis....
(*A Néreſtan.*) Et toi,
Guerrier infortuné, mais moins encor que moi,
Quitte ces lieux ſanglans: remporte en ta patrie
Cet objet que ma rage a privé de la vie.
Ton Roi, tous tes Chrétiens apprenant mes malheurs,
N'en parleront jamais ſans répandre des pleurs.
Mais ſi la vérité par toi ſe fait connaître,
En déteſtant mon crime, on me plaindra peut-être,

Por-

Porte aux tiens ce poignard, que mon bras égaré
A plongé dans un sein qui dut m'être sacré;
Dis-leur que j'ai donné la mort la plus affreuse
A la plus digne femme, à la plus vertueuse
Dont le ciel ait formé les innocens appas;
Dis-leur qu'à ses genoux j'avais mis mes Etats;
Dis-leur que dans son sang cette main s'est plongée;
Dis que je l'adorais, & que je l'ai vengée. (*Il se tue.*)
(*Aux siens.*)
Respectez ce Héros, & conduisez ses pas.

NÉRESTAN.

Guide-moi, Dieu puissant; je ne me connais pas.
Faut-il qu'à t'admirer ta fureur me contraigne,
Et que dans mon malheur ce soit moi qui te plaigne?

F I N.

